Archéosf et Publie.net
présentent

LES ATLANTES

Aventures des temps légendaires

Charles Lomon &
Pierre-Barthélémy Gheusi

Illustrations de René Lelong
1904

Présentation

par Philippe Éthuin

Trouvant son origine dans la fiction des dialogues philosophiques de Platon le *Timée* et le *Critias*, L'Atlandide a accédé au rang de mythe. « Redécouverte » à la Renaissance, elle a nourri nombre d'utopies au premier rang desquelles on trouve *La Nouvelle Atlantide* de Francis Bacon (1627).

Plusieurs milliers d'ouvrages, qui vont de l'archéologie fantastique à la philosophie en passant par la fiction, ont été consacrés à l'Atlantide, à son histoire et à sa disparition – voire à ses survivances. La fiction tout particulièrement s'est emparée de l'histoire des Atlantes. Le capitaine Nemo et ses compagnons la visitent dans *Vingt mille lieues sous les mers* de Jules Verne en 1869. Les survivants du continent englouti (localisé près des Açores) sauve le héros d'*Atlantis* (1890) d'André Laurie. Les derniers représentants de l'espèce humaine l'exhume dans *Edom / L'Eternel Adam* (1910) de Michel Verne[1]. La plus célèbre reprise, à défaut d'être la meilleure, est sans conteste de Pierre Benoît qui place le royaume d'Antinéa au cœur du Sahara dans *L'Atlantide* (1919) qui connaît plusieurs adaptations cinématographiques. Conan Doyle quant à lui raconte les aventures du professeur Maracot sauvé par les Atlantes dans la *Ville du gouffre* (1930 pour la version française, repris sous le titre *Le Monde perdu sous la mer* en 2001).

L'ensemble de la culture populaire s'est attachée à mettre en scène l'Atlantide, citons encore Robert E. Howard avec *Kull le roi barbare* (1929), un exilé de l'Atlantis (précédant Conan de 10.000 ans), le super-héros *Aquaman*, roi d'Atlantis chez DC Comics (1941), l'album *L'Enigme de l'Atlantide* (1955-1956) d'Edgar P. Jakobs (série *Blake et Mortimer*) dans lequel est dévoilé le mystère des soucoupes volantes, en réalité fruits de la technologie atlante, *Opération Atlantide* (1956) d'Henri Vernes avec le célèbre Bob Morane, les séries *L'Homme de l'Atlantide* incarné par Patrick Duffy à la fin des années 1970 et *Stargate Atlantis* aux débuts des années 2000, le jeu vidéo *Tomb Raider* (1996) dans lequel Lara Croft visite l'Atlantide ou les compléments à *Assassin's Creed Odyssey* (2018) se déroulant dans ce monde perdu.

Entre Fantasy et science-fiction, l'Atlantide connaît une riche vie transmédiatique. Pourtant l'une des œuvres de fiction « atlante » majeures est fort oubliée de ce côté de l'Atlantique.

Publié en livraison dans *La Nouvelle Revue* en 1904 sous le titre *Les Atlantes* puis en volume sous celui de *Les Atlantes, aventures des temps*

---

1 Michel Verne, *Zigzags à travers la science suivi d'Edom / L'Eternel Adam*, collection ArchéoSF, éditions publie.net, 2012.

légendaires aux éditions de la Nouvelle revue en 1905, le roman signé par Charles Lomon et Pierre-Barthélémy Gheusi n'a pas été réédité en France depuis.

Cette perle littéraire est pourtant saluée par toutes celles et tous ceux qui ont eu la chance de la lire.

En novembre 1904, le critique Henry Lapauze écrit : « Je ne sais ce qu'on aimera le mieux en ce roman d'aventures, de son décor planté avec magnificence comme une reconstitution opulente du rêve le plus féerique, ou de l'imagination débordante qui s'y donne cours de page en page [...] Les amours d'Argall et de Soroé, qui nous sont contées par MM. Lomon et Gheusi, sont trop hautes pour nos tailles dégénérées : raison de plus pour que nous nous laissions aller au plaisir, même terrible, d'en entendre le récit d'une poésie à la fois intense et magique[2]. »

En 1906, pour la « Revue des livres » du *Journal des débats politiques et littéraires*, « les auteurs ont fait revivre, avec une puissance extraordinaire d'imagination l'existence de ce peuple de légende. Et ils ont dépeint les événements qui ont marqué la fin de l'Atlantide avec une telle sûreté de touche qu'on en arrive après avoir lu leur livre extraordinaire, à ne pas douter que ce pays de rêve ait certainement existé[3]. »

Rendant hommage à son co-auteur au moment de la mort de Charles Lomon, Pierre-Barthélémy Gheusi se souvenait que « Charles Lomon avait apporté la clarté lumineuse de son esprit, son érudition universelle et toutes les générosités d'un grand cœur[4]. »

Le roman a été réédité en 2015 aux États-Unis[5]. L'érudit Brian Stableford le décrit comme « le premier grand roman de Fantasy épique du XXe siècle ». Car il s'agit bien de cela : un grand roman de Fantasy qui devance de plusieurs décennies le cycle *Conan* de Robert E. Howard ou *Le Seigneur des anneaux* de J.R.R Tolkien.

Joseph Altairac et Guy Costes dans l'encyclopédie *Rétrofictions* saluent cette « puissante évocation de la légendaire civilisation disparue » et affirment que « ces deux auteurs ont apporté une force et une ampleur peu communes à leur description ».

C'est ce grand roman de Fantasy, *Les Atlantes, aventures des temps légendaires*, qu'ArchéoSF vous permet aujourd'hui de redécouvrir !

---

2 Henry Lapauze, « Carnet du liseur », in *Le Gaulois*, 14 novembre 1904.
3 « Revue des livres », in *Le Journal des débats politiques et littéraires*, 3 avril 1906.
4 Pierre-Barthélémy Gheusi, « Charles Lomon », in *Le Figaro*, 17 mars 1923.
5 Charles Lomon & P.-B. Gheusi, *The last Days of Atlantis, adapted by Brian Stableford, Introduction, Afterwords and Notes by Brian Stableford*, Black Coat Press/ Hollywood Comics, 2015.

PROLOGUE

- I -

Pendant trois jours, la tempête nous assaillit avec une violence sans accalmies ; le yacht, déjà très maltraité au sortir du West-Fiord[1], dut être allégé en pleine tourmente : sous l'assaut des lames monstrueuses, il menaçait de couler à pic.

« Par bonheur, nous dit le capitaine Marignac, la machine fonctionne à merveille ; le *Pétrel* attaque vigoureusement la vague ; si les courants ne nous font pas dériver, nous piquerons droit au nord.

– Où sommes-nous ? demanda tranquillement le docteur Gironde.

– Hé ! patron ! comment le savoir ?... Si mes calculs, à l'estime, sont exacts, nous devons être à la hauteur des îles Loffoden ; la côte norvégienne s'infléchit, sur tribord, vers le nord-est. Nous luttons pour nous éloigner des fiords et des écueils.

– Sommes-nous en danger ?

– Assez pour donner au diable cette brume en tourbillons qui nous masque la mer à dix encablures.

– La marée baisse, en ce moment ?

– Oui, depuis une heure.

– Tant mieux ! murmura le docteur, nous *lui* aurons, sans doute, échappé.

– En effet, fit le capitaine, avec un regard d'intelligence au vieux savant, nous l'entendrions mugir, si nous étions emportés sur *lui*. »

Ratbert, étonné, se tourna vers moi :

« De quoi parlent-ils donc ? me demanda-t-il, tandis qu'une embardée formidable du navire nous pressait tous deux au fond du cagnard.

– Je l'ignore ; demande-le à ton oncle ou au capitaine.

– Mais, continuait précisément Marignac, je ne crains rien de *sa* fureur ; notre machine lutterait victorieusement contre son attirance.

– Il s'agit, docteur ?...

– Du Maëlström. »

Ce nom redoutable, dans la tempête, passa comme un glas d'agonie ; un frisson nous fit tressaillir : nous avions oublié le monstre dévorant, l'abîme giratoire où s'engloutissent les navires et nous étions, pourtant, dans ses parages. Ne nous guettait-il pas, à travers les trombes d'écume que le vent arrachait aux lames de l'océan ?

---

1 Fjord ou fiord : nous conservons l'orthographe d'origine du texte. L'orthographe « fiord » est recommandée depuis 1990 mais était déjà utilisée par les auteurs. (Toutes les notes sont de l'éditeur).

– Mon oncle, dit Ratbert, nous veillerons toute la nuit, Servières et moi ; il faut que vous vous reposiez, ainsi qu'Annie.

– Ta cousine ne pourra dormir ; le yacht gémit dans toute sa membrure ; mais il vaut mieux laisser, sur la passerelle, la place au capitaine et à notre équipage.

– J'aime mieux ça ! s'écria Marignac. Restez dans le fumoir, avec mademoiselle Annie ; je vous tiendrai au courant de la situation.

– Elle peut empirer ?

– Sans doute ; le jour tombe, l'ouragan redouble de violence. Étendez-vous sur les couchettes du rouf et fermez bien vos portes : les paquets de mer vont nous fouetter en grand. »

Le docteur partagea cet avis ; nous quittâmes la dunette. Cramponnés à la main-courante, meurtris, courbaturés, l'âme en détresse, nous pûmes descendre jusqu'à la porte du fumoir et nous glisser dans l'abri où nous attendaient la jeune fille et Tiburce Falgas. La même anxiété tourna leurs visages vers nous :

« Eh bien ? interrogea Annie, avec plus de calme que son compagnon.

– Tout va bien, assura le docteur. Marignac est toujours maître de sa route. Cette tempête finira par tomber : nous n'aurons plus alors qu'à rallier Tromsoë ou Hammerfest… Comment te sens-tu, Annie ? »

Un peu pâlie, elle eut un sourire d'une vaillance mutine et fière.

« C'est-à-dire, assura-t-elle, que je n'éprouve plus qu'un regret : j'ai méconnu ma vraie nature ; j'étais faite pour naviguer. La tourmente est mon élément ; l'ouragan me berce sans rigueur. Je me sens une âme de pirate scandinave ; je t'assure, père, que je suis ravie de ce périple mouvementé ! »

Elle s'exprimait avec une sorte de recherche qui disait l'effort de sa volonté et démentait à demi ses paroles. Son fin visage, où s'enfiévraient plus que de coutume ses yeux de nacre et de velours, reflétait une angoisse furtive, l'appréhension d'un péril qu'elle redoutait moins pour elle que pour ses compagnons.

« Je crois d'ailleurs, observait-elle afin de s'étourdir un peu, que vous faites aussi très bonne contenance. Toi, père, tu as l'air d'un loup de mer qui aurait, toute sa vie, commandé des escadres ; monsieur Servières est aussi tranquille à notre bord que s'il professait la chimie en son lycée parisien ; Ratbert rêve d'une classification nouvelle pour les minéraux précieux du cap Nord. Seul, notre éminent ami, monsieur Falgas…

– Plaît-il ? murmura languissamment le savant, en se relevant sur son coude. Mademoiselle Annie me parle ?

– Je vous plains : vous semblez souffrir de cette interminable tempête et, cependant, c'est vous, par définition…

– Comment ? interrompit-il avec une vivacité qui s'évertuait à secouer sa somnolence.

– Sans doute, assurait Annie, n'êtes-vous donc plus le célèbre Tiburce Falgas, professeur de runique au Collège de France ?

– Je ne vois pas…

– Mais les runoias[2] ne célèbrent qu'exploits guerriers et maritimes, explorations scandinaves, conquêtes de navigateurs…

– Je n'ai jamais, comme ce soir, compris la rudesse des héros que je commente. Je saisis mieux, dans leurs poèmes, les hurlements rythmiques de la mer.

– Tout cela par ma faute !

– Oh ! non !

– C'est moi, souvenez-vous, qui ai tracé le plan de notre excursion au cap Nord, organisé nos vacances à bord de ce yacht… de plaisance, assurait l'agent qui nous l'a loué pour trois mois… C'est pour ne point désunir nos paisibles veillées de la rue Garancière que vous vous êtes décidé à nous accompagner, – et voici que ma fantaisie vous emporte avec nous vers le Pôle, où vous n'aurez plus, pour vous distraire, que la satisfaction d'enseigner aux ours blancs et aux rennes les étymologies runiques d'Olaüs Wormius[3] ou de Fabre d'Olivet[4] !

– Ah ! ça !… vous avec donc assisté à mon cours ? » s'écria le savant ébahi, dressé d'un bond sur ses longues jambes.

Cette vaillance, qui, selon le vœu charitable d'Annie, faisait diversion à la torpeur du professeur, ne dura guère ; un furieux coup de tangage renversa Falgas sur Ratbert ; le roulis le rejeta contre moi, pour le lancer vers le docteur, d'où il rebondit, en riant aux larmes, sur la banquette opposée.

« Me voici rentré chez moi ! conclut-il, en se cramponnant, avec belle humeur, au cadre qu'il avait témérairement abandonné.

– Vous disiez donc, miss Annie ?… »

Tous les yeux, soudain, se dirigèrent sur le docteur ; les rires, brisés net, se turent à la fois. Le maître, rembruni, nous fit signe de prêter l'oreille aux bruits extérieurs.

---

2 Poèmes scandinaves imités par Leconte de Lisle dans « Le Runoïa » recueilli dans *Poèmes barbares* (1862).

3 Olaüs Wormius (1588-1654) : collectionneur danois de textes écrits en runes, il a publié une compilation de textes runiques en 1636.

4 Antoine Fabre d'Olivet (1767-1825) : philologue français.

À travers le fracas des lames, les rafales du vent, le crépitement continu de la pluie, un mugissement sourd grandissait dans le voisinage du navire. Ce n'était plus la voix rauque de l'ouragan, l'aboiement inégal de l'océan qui déferlait contre l'étrave ; on eut dit qu'un monstre formidable, surgi de l'épouvante et de la nuit, accourait à notre rencontre pour nous engloutir.

« Lui ! murmura le docteur, en nous regardant fixement, Ratbert et moi, afin de nous imposer silence.

– Je vais m'informer ! » m'écriai-je ; et je m'élançai au dehors.

Sous l'averse des embruns, j'escaladai la dunette, me précipitai vers la barre. À la lueur du cadran de la boussole, je reconnus le capitaine Marignac, penché sur l'aiguille, les mains crispées sur la roue....

« Le Maëlström ! »

Ce nom, que je hurlais dans le vent en furie, ne détourna pas les regards du pilote. Étreignant la barre dans un corps-à-corps surhumain, il fixait l'habitacle avec une expression hagarde, faite d'horreur et de folie. Le rugissement de l'abîme dominait le fracas de la mer ; mais il me sembla qu'il diminuait peu à peu d'intensité, comme vaincu, dévoyé, emporté au large.

Marignac, peu à peu, se redressait, tandis que, sous nos pieds, toute la coque d'acier du navire trépidait d'un frémissement continu.

« Nous avons atteint notre maximum de pression, me cria le capitaine, dans une sorte de détente brutale. Mais nous avons échappé...

– Au Maëlström, n'est-ce pas ?

– Est-ce que je sais ?... En tous cas, à quelque écueil terrible, un tourbillon, un courant d'une force colossale.... Mais non, ce ne pouvait pas être le Maëlström !... Nous devons en passer très loin ! »

Là-bas, derrière nous, le mugissement se fondait, décroissant encore, presque submergé dans le vacarme joyeux des vagues – et je dis joyeux, tel qu'il me parut tout à coup, inoffensif, salutaire, triomphant du gouffre côtoyé.

« Quand je me suis senti entraîné, m'expliquait le capitaine, éclatant d'un rire nerveux, j'ai mis toute la barre à gauche ; j'ai commandé d'activer les feux... Mais, pendant une minute, un siècle, il m'a semblé que l'hélice ne tournait plus et que le gouvernail n'obéissait pas... Oui ! j'ai senti sur mon visage le vent de l'abîme, et, dans le noir, dans la tempête, nous avons presque touché la margelle du gouffre d'où sortait cette clameur d'enfer ! »

Je courus au fumoir ; Annie et Falgas, très animés, dialoguaient avec une aisance un peu forcée ; Ratbert et son oncle, blêmes encore de la terreur qu'ils avaient dissimulée à la jeune fille, échangèrent avec moi un long

regard de soulagement. Sans oser prononcer le nom terrifiant, j'expliquai la manœuvre salutaire de Marignac, comment il avait évité « l'écueil inconnu », la rare puissance de notre machine, qui faisait notre sécurité.

Cette assertion parut vite téméraire ; d'immenses lames balayaient le pont, débordant, en déluge, des superstructures, pénétraient dans la chaufferie dont elles avaient défoncé un vitrage. Le capitaine se glissa dans le rouf.

« Docteur, demanda-t-il à Gironde, je me vois contraint de changer de route ; si nous nous obstinons à courir ainsi de flanc, nous serons démolis avant une heure. Je crois être assez loin de la côte pour obliquer sur elle et ne l'atteindre qu'après le lever du jour. Qu'en pensez-vous ?

– Vous êtes le maître, dit simplement le vieux praticien.

– Faites ce qui vous parait utile.

– Monsieur Servières, dont les yeux sont excellents, veut-il venir observer avec moi, dans les cagnards ?

– Avec plaisir ! » avouai-je, préférant la lutte directe à l'inquiétude oisive du salon.

Dès que nous courûmes vent arrière, le navire fila avec une rapidité fantastique.

« Impossible d'aller consulter le loch sans être balayé comme une plume, me dit Marignac ; mais je gagerais que nous courons à la côte d'un train de torpilleur poursuivi ! Pourvu que nous ayons du champ devant nous ! »

Les feux tombaient ; la chaufferie s'emplissait d'eau ; la pompe, gagnée peu à peu, s'engorgeait ou fonctionnait mal. La mer redoublait de violence ; mais le yacht roulait moins et je me figurai, sous mes pieds, le rouf assoupi et la petite figure d'Annie toute pâle sous la lampe, mais presque endormie dans son confiant repos.

Le capitaine prêtait l'oreille aux lointains retours du vent ; nous laissions, de temps à autre, tomber un mot, quand nous éprouvions le désir de nous rassurer.

Vers deux heures, je vis soudain Marignac mettre la main devant ses yeux et scruter l'horizon entre ses doigts, comme pour mesurer des repères fixes.

« Ne voyez-vous pas, me dit-il, des lumières, là-bas ?

– Phares ?… feux de position ?…

– Je ne sais pas.

– Je ne vois rien. »

Des instants s'écoulèrent ; mon compagnon attira, deux fois encore, mon attention sur le nord-est. Je ne saisis aucune lueur sous le ciel d'encre.

« Je me serai trompé, murmura-t-il, soulagé. Des phosphorescences, peut-être ; ou bien ma vue fatiguée…

– Reposez-vous ; je vais observer seul. »

Brusquement, j'abaissai ma lorgnette marine et dis, à voix presque basse, tout tremblant de ma découverte :

« Terre !… Oui, là, devant nous !… un rayon de phare, de bateau-feu… je ne distingue pas…

– Attendez !… J'y suis… En effet !… C'est Tromsoë.

– Une passe difficile ?

– Pas pour moi : je la connais très bien. Nous sommes sauvés ! »

Je me hâtai d'aller annoncer la bonne nouvelle à Annie. Elle eut un sourire :

« Mais, monsieur Servières, nous étions donc en péril ?

– Pas précisément !… Toutefois…

– Silence !… Ne réveillez pas monsieur Falgas !… Il a fini par s'assoupir… J'ai presque envie d'assister à notre entrée dans le port. La pluie a cessé un peu ; je vous accompagne.

– Nous aussi, » ajoutèrent le père et le cousin, heureux et libérés de toute inquiétude.

Le yacht se dirigeait sur la lueur qui signalait la terre, – un feu de jetée assurait Marignac, étonné pourtant de ne pas reconnaître le phare. L'océan déferlait sur des écueils éloignés encore ; entre eux, un chenal étroit semblait conduire vers le port ; nous l'embouquâmes sans hésiter.

À la lueur indécise de l'aube, le rivage apparaissait, confus, déchiqueté ; la lumière qui nous guidait s'éteignit soudain. Pas une voile, pas une maison ne surgissait au fond de la clique où nous allions entrer.

« Si c'est là Tromsoë… fis-je, désappointé.

Mes yeux rencontrèrent ceux du capitaine ; bouleversé, il me faisait signe de me taire.

– Qu'y a-t-il ? lui demandai-je à voix basse.

– Il y a, me répondit-il sourdement, que je me suis trompé. J'ignore où nous sommes ; les récifs nous enserrent et m'empêcheraient de virer de bord, même si la tempête m'en laissait le pouvoir… J'entrevois une passe, un fiord tranquille. N'allons-nous pas toucher avant d'y arriver ?… Prévenez le docteur et veillez sur mademoiselle Annie !… À la grâce de Dieu ! »

Le *Pétrel* courait à la falaise ; il l'atteignit, franchit un goulet encombré de roches à fleur d'eau, talonna deux fois sur un écueil glissant et, dans un havre tranquille, où expiraient les flots enfin inoffensifs, échoua contre un banc de sable et de limon.

« Cette fois, m'écriai-je, mademoiselle Annie, nous pouvons vous l'annoncer avec certitude : vous êtes sauvée !… Et c'est, au moins, la troisième fois, depuis hier !

– Je le savais, avoua la jeune fille, transfigurée. Mais je n'ai pas voulu vous refuser la joie de me le dire, ni m'ôter le plaisir de vous en remercier. »

- II -

Vers midi, Annie s'éveilla. Un soleil radieux éclairait le fiord. L'océan, houleux encore, en battait le seuil granitique, bouillonnant dans les récifs où fusaient en gerbes d'écume les lames de plus en plus apaisées.

« Eh bien ! demanda galamment le docteur, as-tu dormi ? Es-tu reposée un peu ?

– Tout-à-fait, père. J'ai hâte de savoir où nous sommes, le nom de ce havre de salut.

– Allons le demander au capitaine, occupé à faire son point. »

Annie nous rejoignit sur le pont ; elle s'émerveillait du panorama qui s'offrait à nous ; le paysage, d'insolite aspect, était inconnu de tous les marins du *Pétrel*. Nous étions à peu près au centre d'un lagon sans profondeur, très ensablé, à transparences glauques ; une sorte d'amphithéâtre en pente douce l'entourait de pelouses et de graviers, nivelés par la pluie et le vent avec un soin presque artificiel. Au-delà s'amoncelaient des éboulis, un chaos de pierres foudroyées, les premières assises d'un plateau boisé ; ses dépressions et ses clairières déclives s'arrêtaient, à un mille de distance, au pied d'un cirque gigantesque, qui murait, de toutes parts, l'horizon abrupt et désolé.

« Singulier pays ! grommela Marignac, le front plissé d'un souci qu'il nous taisait encore, si j'étais superstitieux, je croirais à quelque diablerie.

– Que voulez-vous dire, capitaine ?... Le yacht ?...

– Il est en sûreté ; malgré ses deux coups de talon, sur quelque rocher sournois, à l'entrée du fiord, il flotte sans avarie ; la marée haute le dégagera du banc de vase. Mais il m'arrive une chose inouïe... »

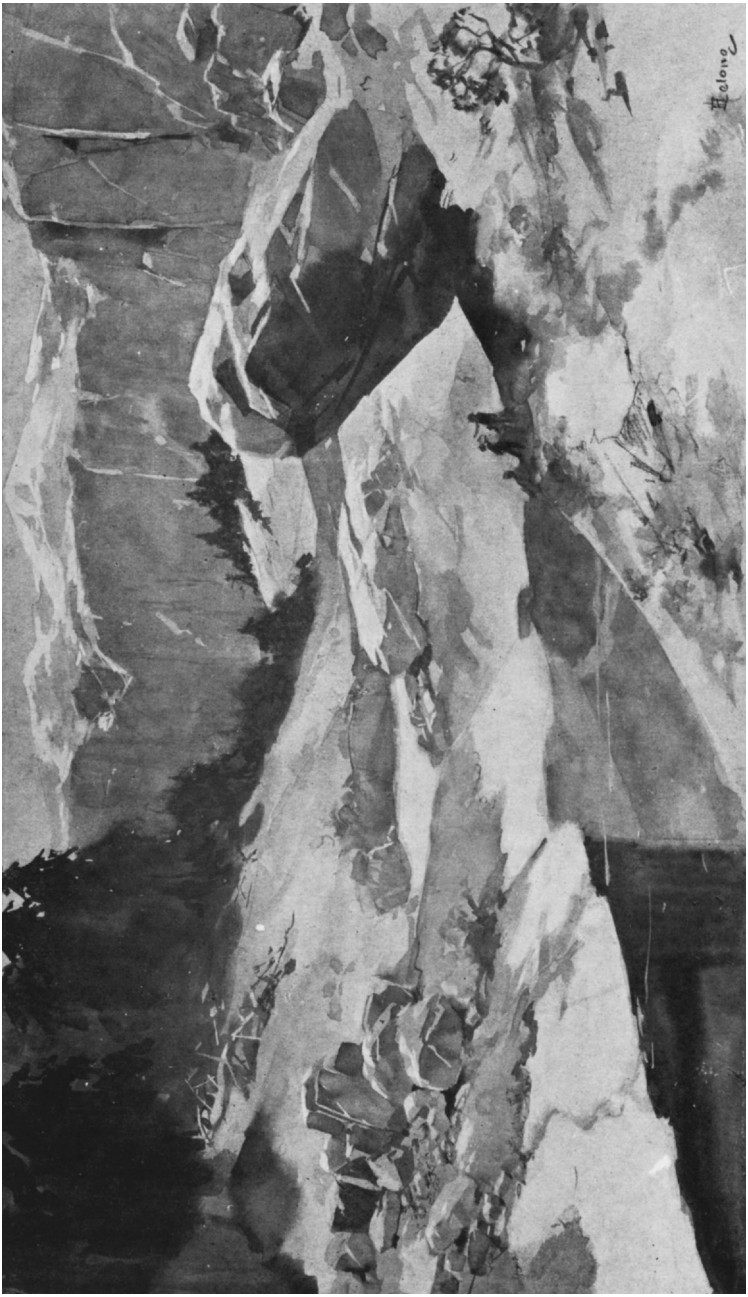
Nous le regardions, intrigués, inquiets déjà de son irritation.

« Je viens, expliqua-t-il, de faire mon point pour la troisième fois. Devinez ce que je découvre ?

– Vous avez trois résultats différents !

– J'aimerais mieux ça : ce serait une simple erreur dans mes calculs, un défaut accidentel dans mes instruments, bref une raison quelconque à mes déconvenues.

– Mais, alors, qu'y a-t-il ?



« Ce n'est pas en songe que j'ai habité ce rivage... Il doit y avoir des centaines, peut-être des milliers d'années... »

– Tout simplement ceci : le fiord, le cirque, le goulet, rien de ce qui nous entoure n'existe !

– Le capitaine est devenu fou, me dit Ratbert à voix basse.

– Consultez, poursuivit Marignac, toutes les cartes du bord. Au point précis où nous sommes – et j'ai vérifié avec rigueur mes trois observations identiques, – aucune carte marine ni terrestre ne fait mention d'un fiord, d'une vallée profonde. Toutes, au contraire, indiquent une falaise granitique sans la moindre fissure, une muraille ininterrompue, dominant la mer hérissée d'écueils. Voyez vous-mêmes ; voici le point précis où se joignent, par recoupement, notre latitude et notre longitude. »

Toutes les preuves que nous obtenions donnaient raison au capitaine ; nous nous perdions en conjectures.

« Au fait, conclut Falgas, le premier indigène venu nous renseignera. Nous savons que nous sommes, à n'en pouvoir douter, sur la côte de Norvège, au sud-ouest de Tromsoë. Descendons à terre et gagnons le plus proche village. »

Annie, qui rêvait, accoudée à la rambarde, se tourna vers nous et dit, d'une voix tranquille :

« Il n'y a pas de village. Ce pays est désert.

– Impossible ! Avez-vous oublié le feu qui nous a guidés, cette nuit, jusqu'ici ?

– Êtes-vous bien sûr d'avoir vu un feu ?

– Monsieur Servières vous le dira.

– Je vous assure, mes chers amis, que ce ravin, séparé du monde, est désert… N'êtes-vous pas, ainsi que moi, frappés de cette certitude étrange ?… »

Nous regardions Annie, stupéfaits : elle nous parlait comme dans un songe, d'une voix lointaine, presque immatérielle, tellement altérée que le docteur crut à une hallucination et saisit la main de la jeune fille :

« Annie, dit-il, es-tu souffrante ?

– Ne sentez-vous pas que ce paysage a la couleur des choses mortes, l'aspect des planètes éteintes ?… N'êtes-vous pas sûrs, comme je le suis, que nous venons d'entrer dans une région inhabitée depuis des siècles ? »

L'accent paisible, recueilli, empreint d'un religieux respect, qu'elle mit à prononcer ces paroles bizarres nous fit tressaillir, sans, toutefois, nous alarmer :

« Annie, expliqua le docteur, a toujours eu pour les hypothèses supra-terrestres une prédilection sans péril : c'est de la littérature… Et je comprends d'autant mieux son impression étrange devant le panorama du

cirque inconnu, que je le trouve, moi-même, différent de tout ce que nous avions vu jusqu'à présent.

– Nous aussi ! avouâmes-nous à la fois.

– La couleur, poursuivit le vieux savant, 1a couleur surtout de ce fiord, est indéfinissable, avec son bleu norvégien, mélangé de gris cendrés qui lui donnent une sorte de reflet lunaire, de nuancement sans réalité. Il est pourtant une heure de l'après-midi ; le soleil éclaire puissamment tous les reliefs. Seul l'océan s'agite, derrière sa barrière de récifs… Descendons à terre ; nous verrons bien si quelque pâtre…

– Descendons, consentit Annie. Je vous guiderai. »

Nous crûmes à une gageure ; le ton enjoué de la passagère du *Pétrel* ne paraissait cacher aucun mystère. Le canot nous débarqua sur une grève où le clapotis des flots expirait parmi les débris nacrés des galets et des coquillages.

« Je reviendrai vous prendre quand vous nous hélerez, promit le capitaine, toujours préoccupé.

– Venez plutôt avec nous.

– J'aime mieux reconnaître la passe qui nous ramènera vers la haute mer ; il faut la baliser pour éviter, en sortant, quelque avarie à notre coque. »

Nous le regardâmes s'éloigner, à force de rames, dans la direction de l'entrée du fiord. Le yacht, assoupi sur ses chaînes, nous cacha bientôt le canot explorateur et nous nous disposâmes à gravir la pente légère de la grève.

« Quelle direction prendre ? demandait Ratbert.

– Donne-moi ton bras, répondit Annie, et que l'on me suive : je vais vous conduire à la caverne.

– Quelle caverne ?…

– Je ne sais pas… Je suis déjà venue ici ; il me semble que je me retrouve.

– Vous avez vraiment rêvé ?…

– Oh non ! monsieur Servières !… Ce n'est pas en songe que j'ai habité ce rivage… Il doit y avoir des centaines, peut-être des milliers d'années… Je découvre, à certains détails, familiers jadis, les traces en moi d'une existence que j'aurais vécue dans un paysage tout pareil à celui-ci…

– Quelle jolie fable !

– Mais je vous assure !…

– Votre père ne manquerait pas de dire que c'est encore de la littérature !

– Vous ne croyez pas, vous, à ces mystérieux ressouvenirs, accumulés par les générations dans les âmes successives de leurs descendants ?

– Peut-être. Mais vous avez une façon de les préciser…

– Pourquoi pas ?… S'ils s'éveillent, ici, avec plus de netteté, c'est que, peut-être, rien ne s'interpose entre nous et leur réalité antique. Ce cirque

inconnu, que les glaces défendent pendant huit mois de l'année, s'il est désert depuis que mes aïeules y furent ensevelies, doit parler à mon âme avec une singulière puissance.

– J'ignorais, mademoiselle, que vous eussiez des ancêtres scandinaves.

– Moi aussi, railla doucement le docteur.

– Oh ! Père ! objecta la jeune fille, tu m'as dit si souvent toi-même qu'il est impossible de saisir en nous la trace physiologique et morale de nos origines !... Ne puis-je donc être, par ma mère ou par toi, la descendante de quelque tribu, cantonnée autrefois dans ces parages ?

– Rien ne s'y oppose, – et même des indices peuvent nous autoriser à le croire, assura le savant, déterminé, sans doute, à contenter Annie.

– Ah ! Vraiment !... des indices ? s'écria-t-elle, joyeuse, ravie du tour inattendu que prenait l'entretien. Et... lesquels ?

– Voici dix ans que tu désires, sans varier jamais dans tes souhaits, visiter les îles et les fiords de Norvège, où rien ne semble, pourtant, t'attirer.

– En effet. J'en rêvais même quelquefois.

– Je le sais bien ; j'ai épié, souvent, ton sommeil fiévreux, quand tu t'épanouis en jeune fille. Et c'était toujours vers ces rivages que s'envolait ton âme romanesque... Il pourrait y avoir là, quoi qu'en pensent certains de mes savants collègues, une obscure « remembrance », sorte d'habitude vitale, émoussée par les croisements, les millions d'êtres qui nous séparent de nos ancêtres, et qui se ravivait, dans l'inconscience de l'hypnose.

– Alors, je « communiquais » avec leurs âmes ?

– Ces mots signifient mal ce que je veux dire ; mais tu peux le traduire ainsi pour mieux comprendre ma pensée.

– Moi, je suis sûre, déclara-t-elle, d'être très directement reliée à mes aïeules d'ici, – et j'en ai la preuve !

– Voyons cette preuve, mademoiselle Séraphita.

– Cette nuit, ce feu amical, salutaire, qui nous a sauvés, dirigés au milieu des passes les plus impraticables...

– Eh bien ?

– C'était un signal de mes ancêtres, conclut Annie, et vous chercherez en vain le phare, la cabane, le navire qui pouvaient y suppléer. »

L'aspect du pays ne démentait en rien cette légende, improvisée par la plus gracieuse des fées modernes. Aucun vestige d'habitation humaine, pas un sentier, pas une ornière ne décelaient la présence ou le voisinage d'un bourg. Nous marchions sur un épais tapis de mousses très anciennes, le long de l'énorme gradin couronné de pins qui séparait la berge de la forêt. Les arbres en surplomb au-dessus de nos têtes n'offraient aucune

trace d'exploitation ni de coupe ; cependant, la stature et le jet puissant des plus beaux eussent pu tenter la cognée des constructeurs de barques. Quelques-uns, chevelus de parasites flottants, s'étaient abattus, déracinés, en travers des failles granitiques, et pourrissaient au soleil comme des géants foudroyés.

– Vous êtes, nous disait Annie, dans un royaume minuscule, mais inaccessible, dont les habitants n'avaient, avec le haut pays, aucune communication. Impossible à eux de sortir par escalade de cette enceinte titanique ; elle ne s'abaisse, vous le voyez, que sur la mer, où elle ouvre sa porte farouche ; jamais nous ne l'eussions franchie durant le jour, tant elle est hostile et formidable.

– C'est pour cela que les géographes l'ont négligée ?

– Ils ne l'ont pas vue !… Du large, elle est invisible et il est impossible d'y arriver par la montagne.

– Alors, chère Annie, comment les pirates, tes ancêtres, y ramenaient-ils leurs dromons, chargés de butin ?

– On allumait, la nuit, des feux pour les guider. Ceux qui partirent, un soir, il y a des siècles, ne sont jamais revenus ; les âmes des aïeules les guettent toujours, par les nuits d'orage. Et elles m'ont fait, cette nuit, le signal salutaire parce qu'elles m'ont reconnue à bord du *Pétrel*…

– Par les mille millions de guerriers du vieil Odin, c'en est une ! » cria soudain, derrière nous, la voix claironnante de Tiburce Falgas.

Sa silhouette héronnière, dressée devant un roc qui trouait la lande, nous cachait l'objet de sa stupéfaction. Nous approchâmes sans qu'il nous ait même entendus. Il regardait fixement la roche, que nul de nous, tout d'abord, n'avait remarquée.

« Que peut-il y voir ? murmura Ratbert, dont l'œil exercé cherchait quelque phénomène de minéralogie.

– Un hanneton, peut-être ?

– Le fossile de quelque monstre antédiluvien ?

– Comment ! tonna la voix grave de Falgas. Servières se vante d'être venu à mon cours et il ne voit rien sur cette pierre !

– Permettez ! me défendis-je. Je suis venu une fois à votre cours ; mais c'était pour y attendre la fin d'une averse de printemps et vous ramener sous mon parapluie !

– Vous ne voyez donc pas ces vestiges d'une inscription runique ? »

Nous demeurions béants, incrédules surtout : la roche, en effet, offrait bien des traces d'érosions anciennes ; mais rien, à notre avis, n'y démontrait l'intervention des hommes.

« Ce sont peut-être, hasarda Ratbert, des empreintes de fossiles…

– Voilà bien ces minéralogistes ! cria Falgas, Fossile toi-même, tu ne vois donc pas cet angle arrondi, cette rigole oblique, ce signe symétrique à celui-ci ?…

– C'est du runique ?

– Le plus pur : tout ce qui reste d'une inscription effacée par les tempêtes !

– Et ça signifie ?

– Abîme, abri souterrain, caverne.

– En effet, dit Annie, toute rose d'émotion, nous sommes sur le chemin de la caverne.

– Tu vas nous y mener, dit le docteur souriant et sceptique.

– Elle est là, affirmait Annie, derrière cet éperon de granit qui l'abrite des vents du nord. Nous n'avons qu'à franchir ce léger obstacle, – tout ce qui reste d'un mur à hauteur d'appui, et vous la verrez s'ouvrir en face de vous. »

Nous avancions vers les rochers ; Annie, demeurée en arrière, vaincue par une secrète angoisse, épiait nos gestes avec anxiété.

Nous avions dépassé le petit promontoire de granit ; l'assise pierreuse de la forêt s'arrondissait en demi cercle, parmi des éboulements qui jonchaient les mousses de débris.

Le fond de ce retrait nous apparut enfin ; le même cri s'échappa de nos lèvres : l'entrée d'une caverne basse s'ouvrait devant nous !

- III -

Le joli visage d'Annie devint grave : une douleur subite l'assombrit ; un peu d'effroi traversa son regard clair ; je simulai, pour la rassurer, une indifférence que je n'éprouvais guère.

J'aimais tant Annie, je m'étais tellement accoutumé à l'espoir de la conquérir, – et tel était le but unique de mon voyage en Norvège, – je la voyais si adorablement femme à travers ses extériorités, un peu singulières parfois, que j'eus le désespoir de la sentir m'échapper en cette surprenante manifestation de sa supériorité psychique. Pour avoir eu cette intuition de miracle, pour se révéler tout à coup à nos yeux empreinte d'une surhumaine majesté, il fallait qu'elle planât depuis longtemps à notre insu, au-dessus des contingences vulgaires où nous nous débattions sans aucune foi.

Une superstitieuse terreur envahit mon âme en détresse. Je me sentis disposé à croire tout ce qui viendrait d'elle ainsi qu'un évangile sans recours ;

je ne l'aimais déjà plus comme une femme : je l'adorais avec une timidité nouvelle, qui l'étonna sans lui déplaire.

La caverne était basse, comblée à demi d'alluvions sablonneuses ou végétales ; nous y pénétrâmes un à un, sans nous parler. Annie, arrêtée au dehors, examinait les alentours et ne paraissait pas les reconnaître. Au fond de l'abri, une dépression brusque creusait une sorte de cave, contre la paroi granitique, noircie par la fumée d'un foyer ; la trace de suie escaladait le roc et sortait, dans un angle de la voûte, par un soupirail obstrué de ronces. Aucun débris ne jonchait le sol humide.

« Il y a, au moins, deux mètres d'alluvions sur le terrain primitif, constata Ratbert.

– Demain, nous ferons creuser une tranchée, promit le docteur. Cette grotte est très petite, en somme, et n'a qu'une issue.

– Elle en a deux, jeta, derrière nous, la voix d'Annie, méconnaissable, un peu rauque et gutturale. Je crois que la seconde entrée est ici. »

La jeune fille désignait un coin de la tanière, obstrué d'une large coulée de glaise. Gironde, qui observait la jeune fille à la dérobée, s'alarma, sans doute, de sa fièvre, car il la prit doucement par l'épaule et l'entraîna au dehors.

« Il faut rallier le navire, ordonna-t-il avec fermeté. Nous reviendrons demain pour explorer cette habitation primitive. Si le cirque est encore peuplé, c'est loin d'ici, sans doute, et nous n'avons pas le loisir de nous en assurer avant ce soir.

– Mes amis, supplia Annie en se tournant vers notre groupe silencieux, vous voudrez bien, n'est-ce pas, passer quelques jours ici ?

– Comment donc !… Mais c'est un Paradis ! s'écria Tiburce Falgas, hanté de découvertes runiques.

– Une mine de cailloux précieux ! renchérit Ratbert. Vois donc, ma cousine, du minerai de cuivre et des traces d'argent natif.

– Merci, dit Annie. Il n'y a que monsieur Servières… »

Je ne disais rien, en effet ; mon geste dut, néanmoins, parler pour moi, car la jeune fille, rencontrant aussi mon regard, me remercia d'un sourire et rougit comme une femme : l'idole n'était peut-être pas aussi loin de la terre que je me l'étais figuré.

Lorsque nous annonçâmes au capitaine que notre séjour se prolongerait dans le fiord mystérieux, il eut un soupir de soulagement.

« Ça tombe à merveille, fit-il, tout rasséréné. Car je redoutais d'avoir à vous donner une nouvelle…

– Le yacht est endommagé ?

– Pas du tout ; mais nous sommes emprisonnés ici, de gré ou de force, pour vingt-sept jours.

– Vingt-sept jours !

– Qui ont failli s'augmenter d'un bon bout d'éternité !

– Comment ?

– La passe n'est praticable que pour les bateaux calant moins de trois mètres ; or, nous avons trois mètres cinquante de tirant d'eau, en nous allégeant jusqu'au maximum. Et nous ne sortirons d'ici qu'à la grande marée d'équinoxe, c'est-à-dire dans vingt-sept jours.

– Nous sommes entrés, pourtant !

– Oui, sur le dos d'une énorme vague et non sans râcler assez rudement le seuil.

– Eh bien, mon cher capitaine, voilà qui va joliment faire plaisir à ma fille !… Elle pourra revivre quatre semaines ses rêves favoris. »

Le calme enjoué du savant m'étonna ; je l'interrogeai avec l'appréhension de découvrir qu'il nous cachait ses craintes.

« Mais je ne crains rien, mon cher Servières ! assura-t-il. Cette coïncidence de la caverne vous a troublé. Je ne l'envisage point comme vous. J'aime trop ma fille pour ne pas lui laisser l'illusion qu'elle se plaît à créer. Cette histoire d'atavisme n'a, en réalité, aucune base…

– Pourtant, cette précision ?…

– Pure coïncidence.

– Il y a, au moins, une sorte d'hallucination.

– Nous n'en saurons jamais rien. En tous cas, la santé d'Annie n'a rien à redouter des subtilités de son intuition. Même si ses sens ont perçu l'existence, actuelle ou ancienne, de la caverne, il n'y a là qu'un phénomène curieux, pareil aux milliers de mystères qui nous environnent et n'ont rien de redoutable ni de tragique… N'allez pas, surtout, développer cette thèse à notre Annie !… Il faut laisser aux femmes une porte ouverte sur l'idéal et même sur l'impossible ; elles n'y croient qu'à moitié ; mais elles sont encore plus heureuses que nous-mêmes : nous n'y croyons pas du tout ! »

Le dîner fut animé de discussions, de récits surnaturels et de légendes ; l'ambiance insolite nous donnait des âmes crédules. Ce fut Annie qui se montra la plus sceptique.

« Capitaine, demanda soudain le docteur, puisque vous avez exploré le chenal jusqu'aux récifs extérieurs, vous devez enfin savoir où nous sommes ?

– Sans doute ; mon point était juste. Nous avons Tromsoë dans le nord-est, à quelques heures d'ici. Et si notre fiord ne figure pas sur nos cartes, c'est qu'il est considéré comme inaccessible aux navires ; les tempêtes de l'hiver

ont dû modifier beaucoup la disposition des écueils. Ce qui m'étonne seulement, c'est l'absence de toute indication sur les cartes de terre, pourtant rigoureuses.

– Le fiord est encore plus inabordable par le continent que par la mer.

– C'est donc une découverte que nous avons faite ?

– À peu près ; et nous la compléterons pendant le mois que nous allons passer ici. Demain, vous nous donnerez des marins pour faire des fouilles.

– Ah ! Monsieur Ratbert va chercher des petits cailloux ?

– Non, mon cher capitaine ; je n'ai pas besoin de vos matelots pour cela. Les minerais les plus répandus ici sont, à première vue, l'argent et le cuivre. Je me suis mis en tête de recueillir de l'argent pour expérimenter un outil de mon invention, qui va faire ses preuves sous vos yeux. »

Le minéralogiste nous montra alors le petit engin, très perfectionné, qu'il devait régler à la première escale en terrain propice. Distrait par la contemplation d'Annie, encore plus absente que moi de cette veillée scientifique, je compris mal les explications du jeune naturaliste. Il me parut qu'il s'agissait d'une sorte de pôle magnétique en métal pur, enfermé dans un dispositif d'une sensibilité infinie. Sous l'action des courants telluriques, une petite sonnerie entrait en vibration des qu'une pépite d'argent, supérieure à quelques grammes, se rencontrait sous l'appareil, dans un rayon de deux à trois mètres.

« J'évite ainsi, énonçait Ratbert, les vaines recherches au hasard. Ma sonnerie signale les terrains qui valent la peine d'être fouillés, partout où l'eau, l'action chimique du sol, un accident géologique quelconque ont amassé du métal assez pur.

– À quoi sert, dans le second compartiment de votre avertisseur, ce cadran à aiguille, muni d'une sonnerie distincte ?

– Je n'aurai pas, je le présume, à en user ici : c'est un accessoire encore plus délicat que le premier ; il servirait à trouver les gisements d'or amalgamés avec de l'argent. Si les deux sonneries entraient en branle à la fois, si l'aiguille se trouvait déviée à gauche, nous serions dans le voisinage immédiat d'une masse d'or et d'argent, combinées ensemble ou distinctes l'une de l'autre, mais réunies.

– De quelle utilité ? demandai-je, pour être courtoisement attentif.

– Je conviens, avoua Ratbert, que cette fantaisie, – elle m'a pourtant coûté bien des recherches – n'est pas très pratique. Sauf dans l'Oural, où je pourrais tomber sur de l'or argentifère aggloméré, je ne vois pas trop quels gisements nécessiteraient son emploi… À moins, fit-il avec un sourire qui pouvait être un demi aveu, de supposer que j'ai voulu me livrer à la

recherche des trésors cachés, en numéraire d'or et d'argent, ce qui n'est pas impossible.

– Alors, dit Falgas, incrédule, vous retrouveriez nos montres, à quatre pieds sous terre ?

– Oui, tous les objets d'or et d'argent, une bourse, des monnaies, des lingots… Voulez-vous faire une expérience ?

– À bord du bateau ?

– Parfaitement.

– Essayons. »

Nous avions enfermé Ratbert dans une cabine et disposé nos cachettes sur toute l'étendue du pont. Le délicat instrument, promené par son inventeur à un mètre du plancher, signala en sonneries grêles tous les objets d'argent et d'or cachés dans son voisinage. Il découvrit la montre d'Annie sous un tas de câbles roulés, la bourse de Falgas dans une vareuse suspendue au grand mât, un bracelet sous les coussins du fumoir et, finalement, dans une expérience plus décisive encore, un lot de bagues immergées à deux pieds sous les eaux, le long du bordage où les attachait un cordon de soie.

« Je ne pensais guère à ce résultat, remarqua Ratbert. Pourtant, les courants se forment aussi bien, – et même mieux ! – dans l'eau que dans le sol ou sur un navire. Je suis surtout fier que la coque d'acier du *Pétrel* n'influence pas mon avertisseur. »

En réunissant toute la monnaie d'or et d'argent disponible à bord, sous la table du carré, nous obtînmes la vibration simultanée des deux timbres et une légère déviation de l'aiguille, posée sur cette table.

« Si nous étions riches, nous dit le jeune minéralogiste, s'il y avait là cent mille francs en espèces, les deux sonneries seraient très fortes et la déviation de l'aiguille atteindrait quatre-vingt-dix degrés.

– Il faudra promener votre petite mécanique, proposa Marignac, dans les oubliettes du château de Guran, où sont cachés, dit-on, d'immenses trésors.

– Et aussi dans les baies d'Espagne où naufragèrent jadis des galions américains.

– Partout, enfin, conclut en riant le docteur, excepté chez des savants comme nous ou des aventuriers comme les premiers habitants de notre caverne ! »

Tout le monde semblait avoir oublié les incidents de l'après-midi. Il me parut que la fièvre de l'inconnu et du surnaturel se changeait à bord, en une contagion beaucoup moins idéale. L'Eldorado éclipsait le Walhall. Annie s'attrista de son isolement ; je proposai une promenade en yole, sur le fiord endormi. Nous allâmes à la dérive, vers le seuil du lac immobile ; la lune

donnait au paysage un caractère plus romantique encore et plus impressionnant. Les chercheurs d'or eux-mêmes se taisaient, gagnés par la mélancolie de la nuit, sur l'eau morte et figée.

Soudain, le bras d'Annie se tendit vers la terre :

« Là ! dit-elle, un feu !...

– Je ne vois pas, assura le docteur.

– Juste sur la caverne !

– En effet, murmurait Falgas, il me semble qu'un reflet, une buée lumineuse...

– Un feu follet, tout simplement, certifia Ratbert.

– Voyons, monsieur Servières ! implorait Annie. C'est bien un feu de branches, un signal un peu fumeux, comme lorsqu'on allume un bûcher au ras du sol ? »

Je dus avouer que je ne discernais pas grand'chose.

« Il est étrange, dit tranquillement la jeune fille, que je distingue un foyer et des flammes où vous ne voyez qu'un ver luisant.

– Mais, au contraire ! railla affectueusement le docteur. Ton imagination a de bien meilleurs yeux que les nôtres ! »

Annie sourit sans amertume et nous regagnâmes le *Pétrel*. Je ne m'endormis que très tard, quand la lune eut disparu derrière les falaises ; par mon hublot ouvert, je guettai longtemps le feu de la caverne, toujours invisible. Et je n'étais pas seul à épier ce signal furtif de l'au-delà... La cloche avait piqué minuit quand j'entendis se fermer un autre hublot, assez proche de ma cabine : Annie, elle aussi, prolongeait son guet silencieux ; nos âmes voisinaient dans la même attente...

Je n'osai point, le lendemain, lui demander si la lueur amie lui avait fait signe encore. Il n'était plus question des mystères de la caverne, vers laquelle nous nous dirigions par un long détour. Des cris de triomphe saluèrent trois fois le succès de Ratbert et de son invention, mise en défaut pourtant à deux reprises. La première sonnerie amena la découverte d'une pépite d'argent de vingt à trente grammes sur la lisière même de la grève, au fond d'un fossé de deux pieds. La deuxième fouille fructueuse découvrit une sorte de bloc aggloméré, gros comme le poing et littéralement pétri d'argent ; mais le vrai triomphe de l'invention fut obtenu devant la pierre où les caractères runiques, déchiffrés par Tiburce Falgas, annonçaient le voisinage de la caverne.

Pendant que le professeur dessinait minutieusement les vestiges de lettres, Ratbert avait posé son appareil sur le rocher ; la sonnerie se fit entendre, très faible :

« Comment ! s'écria Marignac. Il y a donc de l'argent dans ce caillou ?

– C'est probable. »

Un déplacement de l'appareil, qui sonnait avec des intensités différentes, localisa le métal à la base du monolithe, sous les dernières lettres runiques.

« Bah ! fit Falgas, avec une férocité d'épigraphiste enchanté de détruire ce qu'il venait de dessiner, et pour la satisfaction d'en priver à jamais les autres, il y a là, justement, une faille où nous pourrions bourrer une cartouche de dynamite. Je suis curieux de savoir si votre avertisseur fonctionne bien, à travers trois pieds de granit.

– Comment ! s'indigna le docteur, vous anéantiriez cette roche !

– Peuh ! fit le professeur, avec un mépris forcé, ces caractères sont très inégaux, sans beauté, sans archaïsme. Qui sait s'ils n'annonçaient pas, précisément, l'existence d'un objet rare, muré dans le roc…

– Mademoiselle Annie en décidera ! » m'écriai-je, révolté de cette profanation, dont je me sentais humilié.

La jeune fille eut un indulgent sourire et, résignée, consentit aussitôt :

« Faites sauter la pierre, puisque vous le désirez. »

Personne ne voulut saisir la plainte de ces paroles ; deux minutes après, le roc volait en éclats et l'écho de la détonation roulait, sinistre, dans toute la vallée. Mais nos Vandales n'en entendirent pas le menaçant tonnerre ; ils achevaient de briser, à coups de pioche, les fragments de la borne antique. Et ce fut Falgas en personne, le destructeur inattendu du monument runique, qui ramassa, sous les débris, une sorte de bille d'argent pur enchâssée par les siècles dans l'assise même du rocher sacré.

« Maintenant, se hâta d'ordonner le docteur, à la caverne !

– Sans doute ! acquiesça Ratbert, en dévisageant sa cousine avec une sorte de confusion. Commençons les fouilles dans l'angle de la seconde entrée !

– Il faudrait peut-être dégager le seuil, ayant de l'encombrer encore de déblais.

– Un instant, pria Gironde, fatigué de son excursion matinale. Reposons-nous quelques minutes devant le panorama du fiord qui est admirable. Les habitants de cette caverne devaient être des poètes contemplatifs. Ils ont superbement orienté leur esplanade. »

Nous nous étendîmes à l'ombre ; nos marins étudiaient le sol pour y déterminer l'emplacement de la tranchée qu'ils allaient ouvrir. Falgas détaillait à la loupe son lingot d'argent : il commençait visiblement à regretter l'inscription détruite.

Ratbert, à qui le maître d'équipage rapportait l'avertisseur électrique, le posait délicatement sur la mousse lorsque, plus intenses, plus pressées, plus impérieuses que jamais, les deux sonneries vibrèrent ensemble, faisant, à angle droit, dévier l'aiguille d'or.

Les expériences de la veille et du matin ne laissaient émettre aucun doute : à quelques pieds sous la terre gisait un trésor.

- IV -

À gauche de l'entrée, contre la paroi de la caverne, au point précis où Ratbert avait posé son avertisseur magnétique, la tranchée fut ouverte par quatre marins du *Pétrel*. Nous examinions les déblais avec attention.

« C'est une sorte de tourbe végétale, dit le minéralogiste, formée par des amoncellements de feuilles et de frondaisons ; les tempêtes accumulèrent ici, durant des siècles, les débris épars de l'automne.

– Voici pourtant des vestiges moins naturels, des fûts verticaux, encore enduits d'un vernis gluant et résineux.

– Des pilotis peut-être, ou des montants de huttes…

– En effet, murmura Annie, après une sorte d'effort de mémoire, les cabanes devaient s'adosser au rocher.

– Chère sauvage ! dit Gironde, appuyant d'un baiser tendre sa querelle factice de jaloux, ton père d'alors t'aimait-il autant que celui d'aujourd'hui ?

– C'était le même, voyons ! Souviens-toi !…

– Oui ! s'écria le docteur, avec un enjouement juvénile, je n'ai pas encore trois mille ans ! C'est à peine la seconde jeunesse pour un homme de la préhistoire !

– Tu ne reconnais pas ceci ? »

Annie montrait, dans la paroi granitique, une sorte d'alvéole vert-de-grisée.

« J'avoue que ce trou de rat ne me rappelle rien.

– Là fut fixé l'anneau de bronze où l'on attachait les bateaux.

– Les ancêtres du *Pétrel* ! »

Ratbert examinait la paroi.

« Ne riez pas, dit-il, en se tournant, très intéressé, vers Annie, ma cousine a raison. Voyez donc, Servières : un anneau de bronze, rongé par la mer, donnerait, à la longue, de pareilles traces d'oxyde.

– C'est vrai. La mer arrivait donc ici ?

– Un fleuve occupait tout le fiord, assurait la jeune fille.

– C'est ce que je disais hier, cousine. Toute la grève l'atteste et jusqu'aux pépites roulées que nous avons découvertes dans les alluvions. Une catastrophe a fait surgir de terre le cirque inaccessible, tari la rivière ou changé son cours.

– Halte ! cria Falgas aux travailleurs, en se jetant à genoux parmi les déblais.

– Un trésor ?

– Oui !… une inscription runique ! »

Dans le roc, en effet, se dégageait un groupe de trois signes, assez profondément gravés sous l'emplacement de l'anneau.

« Vous lisez ? interrogea Annie.

– Sans doute ; mais je ne comprends pas.

– Cela signifie ?

– Un nom ; sans doute celui d'un guerrier disparu depuis trente siècles, car c'est du vieux runique primitif…

– Oh ! monsieur Falgas, je vous en prie ! Ce nom ? »

Annie attendait la réponse du professeur ; elle parut déçue quand il articula sans hésitation :

« Maghée.

– Vous êtes sûr ?

– Oui, mademoiselle ! » fit-il, presque sèchement.

Le doute de la jeune fille le froissait ; elle le sentit, le regarda et, sans lui avoir parlé, désarma le farouche Tiburce en lui souriant avec humilité.

« Attendez, proposait Ratbert, sommes-nous toujours dans la bonne direction ? »

Il fit sonner les timbres et observa les écarts de l'aiguille.

« C'est contre la paroi de la caverne qu'il faut creuser encore, dit-il. Capitaine, mettons huit hommes aux pelles et aux pioches. Nous allons nous-mêmes les aider. »

Falgas, Ratbert, Marigaac et moi, nous nous joignîmes à l'équipe des terrassiers improvisés ; le docteur et Annie examinaient les tourbes.

Des débris de bois, enduits de colle de poisson ou de résine vitrifiée, s'effritaient sous nos pelles. Des pilotis pourris ou minéralisés surgissaient, en rangées parallèles du sol qui s'excavait rapidement. Une pioche résonna sur un objet sonore, silex, grès creusé ou métal. Nous le dégagions avec précaution ; Annie le reconnut la première :

« Une hache de bronze !

– Une hache, répéta Falgas, et qui donne une fière idée du charpentier qui la maniait ! C'était un rude guerrier. »

La masse, en effet, réduite, presque informe, pesait encore lourdement aux deux marins qui la hissaient hors du trou. Sur l'une des faces, des caractères runiques demeuraient visibles.

« Maghée ! m'écriai-je, avant le professeur.

– Vous savez donc lire le runique, à présent ?

– Non, mais je reconnais à peu près les trois lettres du rocher.

– C'est exact, – Maghée, » dit le minutieux Tiburce.

Et pour la seconde fois, il me sembla voir passer sur le front d'Annie une ombre de désappointement.

« Nous allons arrêter les travaux pour déjeuner, proposa Gironde. Aucun danger que le trésor nous échappe, n'est-ce pas ?

– Certes ! affirma Ratbert. Écoutez mes deux sonneries s'accélérer encore… Nous sommes à un mètre tout au plus, du trésor.

– Comment vous le figurez-vous ? »

Des hypothèses folles furent émises ; Annie, silencieuse, nous laissait parler, peut-être sans nous entendre ; son esprit devançait-il les heures ou s'attardait-il dans un passé trente fois séculaire ? Je n'osai troubler sa songerie.

Après un repas frugal, l'impatience des chercheurs les ramena sans délai vers la caverne.

« Servières, me dit le docteur, menez donc ma fille sur ce tertre ombragé, là-haut ; vous assisterez à nos découvertes sans être incommodés des émanations de cette tourbe ; je trouve Annie un peu pâle et je ne voudrais pas qu'un petit accès de paludisme nous privât, demain, de sa direction. »

L'amie consentit à obéir ; je fus même surpris de la voir si docile.

« Nous serons très bien, là-haut, sous les pins, dit-elle, juste au-dessus de la caverne, d'où nous pourrons assister à la découverte du trésor.

– Prenez mon bras, mademoiselle Annie ; nous essaierons de gravir la forêt par les éboulis, là-bas ; nous suivrons ensuite la crête rocheuse jusqu'à ce balcon naturel…

– Naturel ? fit-elle, avec un doute dans la voix, c'est ce qu'il faudra voir.

– Comment imaginez-vous le trésor convoité ? Car vous n'avez rien dit, durant la discussion de nos conjectures.

– J'avoue que je ne sais pas. S'il y a vraiment un amas d'or sous la tourbe, je me demande d'où il peut venir. Ma tribu, – laissez-moi dire ainsi, cher monsieur Servières, malgré la bizarrerie de ce possessif – ma tribu devait être pauvre, guerrière, dépourvue de trésors ; et cependant… »

Une perplexité l'arrêtait ; des idées contradictoires tourbillonnaient dans son cerveau.

« Mon père a raison, murmura-t-elle, nous portons en nous des siècles de civilisations opposées, diverses et inextricables !… Que croire ?

– Cet or, s'il existe, pourrait n'avoir été qu'un butin de guerre.

– J'espère que nous le saurons. »

Nous gravissions la pente moussue ; Annie s'appuyait à mon bras, un peu haletante. J'avais oublié l'univers, le trésor, les runoias et le *Pétrel*. Au sein de cette nature tourmentée, dans le cadre vétuste et formidable, je me sentais, moi aussi une âme de primitif, fier d'être libre et d'aimer en homme.

Car je ne luttais plus contre les scrupules timorés de la veille : je les avais vaincus ; la voix d'Annie enchantait l'heure, métamorphosait le bois sombre, emplissait le fiord de lumière blonde et d'harmonie. Nous arrivions au-dessus de la caverne ; elle avait oublié sa curiosité et j'en étais heureux sans savoir pourquoi.

« Nous voici sur votre "balcon", mademoiselle Annie, et vous ne pensez plus à l'explorer en archéologue ?

– Plus du tout et, cependant, si vous saviez….. Au fait, je puis bien, à présent, vous confier mon secret.

– À présent ? répétai-je avec une joie si manifeste qu'elle en rougit, je n'en étais donc pas digne, hier ?

– Beaucoup moins.

– Parce que ?…

– Je vous croyais sceptique comme… un chimiste.

– Et vous me découvrez crédule comme un poète.

– Il y a longtemps que vous êtes… poète ? » fit-elle, avec une curiosité malicieuse.

Qu'allais-je lui répondre ?… Le soir était si doux, si tiède la brise de mer, si mystérieux le bois qui se recueillait autour de nous, je sentis soudain tant d'espoir confiant en mon âme que l'aveu tremblait au bord de ma lèvre lorsque les clameurs de notre équipe montèrent jusqu'à nous.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda la jeune fille.

– Une autre découverte, nous jeta le docteur, une sorte de grand bateau, rangé contre la paroi du rocher, ce qui te donne raison une fois de plus, Annie : la mer arrivait jusqu'aux huttes.

– Nous allons revenir !

– Pas encore : il faudra plus d'une heure pour dégager la carcasse de la barque.

– Et le trésor ?

– Nous le touchons presque.

– Vous n'êtes pas plus ému que cela, monsieur Servières ? dit-elle, non sans une pointe d'ironie.

– Par quoi ?

– Mais… cette barque antique, cet or ?…

– Ils me semblent moins attrayants que votre secret.

– Détrompez-vous tout de suite ; voici mon secret : c'est ici, sur cette étroite esplanade, que j'ai vu, cette nuit, briller le signal de feu.

– Vous en êtes sûre ?

– Sans erreur possible ; mes repères sont précis. Je l'ai observé jusque vers minuit.

– Et vous étiez seule, je pense, à l'apercevoir ?

– Je n'en jurerais pas : le hublot d'une autre cabine s'est fermé après le mien ; quelqu'un à bord épiait comme moi sa lueur amicale ; quand elle a disparu… mon père s'est endormi, lui aussi.

—Le docteur ?… Mais il ne nous a rien dit de cette veille étrange !…

– Qui donc serait-ce, monsieur Servières ?… Je me figure que le signal n'était visible que pour les descendants des hommes de la caverne.

– Alors, moi qui l'ai aperçu le premier, avant-hier, je suis de votre race ?

– Pourquoi pas ?

– Et le capitaine Marignac, qui, lui aussi…

– Oh ! monsieur Servières ! »

Le reproche de la jeune fille m'étreignit le cœur avec une douceur inexprimable. Voulait-elle m'associer, par cette fiction ingénieuse, à ses songeries de prédilection ?… Il me parut qu'elle regrettait d'avoir laissé notre entretien devenir plus intime et je le détournai, pour ne point lui déplaire, vers des sujets moins personnels.

« Quel délicieux panorama ! dit-elle, après un court silence. Figurez-vous toute sa beauté d'autrefois, quand l'estuaire d'un grand fleuve s'ouvrait, là-bas, sur l'océan.

– Certes !… Plus d'une fiancée a dû guetter ici le retour des guerriers, sur le couchant tragique, – par exemple la sœur de ce Maghée, dont le nom redoutable dut faire trembler toute la côte.

– J'imagine qu'il n'a jamais ému l'âme des vierges de ma tribu. Je ne trouve pas son nom chevaleresque. Il manque de sonorité, tandis que… »

Elle s'efforçait de forger un nom plus épique et je recueillais mes souvenirs scolaires pour en énumérer de retentissants, – Ragnard Lodbrog, Hialmar, Thor, Arfagard…

– Vous avez dit ? interrompit-elle vivement.

– Arfagard !

– Ar… Ar… fa… Non ! j'avais cru, d'abord… Mais ce n'est pas tout à fait… ce n'est décidément pas ce nom-là ! »

Elle se parlait à elle-même, sans s'occuper de ma présence. Quel singulier travail élaborait donc son esprit ?…

Déjà, l'on nous rappelait au seuil de la caverne ; l'avant d'une barque de dimensions inattendues se dégageait de la tranchée.

« Comment se peut-il qu'après trois mille ans, doutait Annie, un bateau soit assez conservé ?…

– Il n'y a là aucun prodige : remarquez les pétrifications calcaires qui suintent du rocher ; elles ont revêtu et conservé les bois.

– C'est, ma foi ! admirait Marignac, un travail grossier, mais fort habile ; et convenez que tout l'avant était solidement ponté. Les gens qui ont bâti cette carcasse n'étaient pas manchots ; le sieur Maghée ne fut pas seulement un bûcheron gigantesque ; il dut aussi construire des arches comme Noé, et des croiseurs comme le génie maritime ! »

L'épave, en effet, déconcertait par sa masse tout ce que nous nous figurions au sujet des premiers navigateurs scandinaves. Ce n'était plus le classique esquif des Normands, descendants sans doute dégénérés des hommes de notre station lacustre. Nous eûmes, à briser les stratifications dont le pont était littéralement cuirassé, beaucoup de difficultés et de peine. Un marin put enfin pénétrer dans le réduit de proue, comblé de silex, de grossières armes de bronze et d'agrès inconnus aux navigateurs modernes.

Quand la cabine fut à peu près vide, l'avertisseur magnétique de Ratbert continuait à vibrer avec toute sa force.

« Votre système est détraqué ! déclara Tiburce Falgas, maussade de n'avoir pas trouvé d'inscriptions nouvelles.

– Pas le moins du monde, répliqua Ratbert ; mais le trésor peut être sous la barque.

– C'est ce que nous verrons demain, dit le docteur. La nuit ne tardera guère à venir.

– Un instant encore, mon maître !… Je vais entrer dans le réduit, avec mon appareil, pour m'assurer que la cabine est vide. »

Nous écoutions, à travers la paroi fossilisée, trembloter la sonnerie double de l'avertisseur ; soudain, Ratbert eut un appel de triomphe ; sa tête surgit de l'ouverture pratiquée sur le pont.

« Le trésor ! dit-il. Je l'ai touché ! Il est là, encastré dans la proue, littéralement cimenté dans une gangue calcaire que je ne puis briser seul… Servières, voulez-vous m'aider ?… Apportez deux pioches pour faire des pesées. »

Je me hâtai de le rejoindre ; un fanal nous fut donné, qui éclaira l'étroit réduit hérissé de stalactites et de coquillages ; à l'avant, une sorte de masse noire, carrée, profondément engagée entre deux couples, offrait l'aspect d'un coffre de métal, noyé sous des madrépores.

« Il s'agit de l'extraire sans l'endommager, m'expliqua Ratbert. Je me suis assuré que c'est bien la masse d'or et d'argent qui ferme mon circuit magnétique. »

Nous attaquâmes l'étrange dépôt ; il finit par tomber à nos pieds sans avoir souffert de nos efforts pour le détacher des parois pétrifiées. L'apparence de ce bloc informe, d'un poids relativement réduit, ne prévenait pas en faveur de notre découverte.

« Est-ce un coffret, un caillou, une boite de conserve ? monologuait tout haut Falgas. Je n'ai pas confiance.

– Patience, lui conseillait le docteur ; nous serons au yacht dans un instant. Et vous saurez enfin s'il y a, sur les parois de cet objet bizarre, des caractères runiques.

– Peuh ! fit le professeur avec dédain. Je serais bien étonné d'en découvrir. Le Maghée et ses compagnons n'ont pas dû écrire beaucoup ; la hache leur était plus familière que le burin. »

La nuit tomba, très brusque, dès que nous eûmes regagné le *Pétrel* ; Annie, s'accoudant à la rambarde, regardait dans la direction de la caverne ; je la rejoignis.

« Eh bien, mademoiselle Annie, lui demandai-je, apercevez-vous ce soir le signal de feu ?

– Certainement. Vous ne le voyez donc pas ?

– À notre balcon ?

– Non, au niveau même des fouilles. »

Je crus qu'elle raillait ; mes yeux, pourtant, scrutèrent l'ombre du bois penché sur la caverne et je réprimai un geste d'étonnement : une lumière scintillait entre les déblais de notre tranchée, sur le seuil même de la grotte.

- V -

Fendue, disloquée à coups de marteaux et de limes, dissoute peu à peu par de savantes saturations d'acides, la gangue se désagrégea, nous livrant un coffret fermé avec précision.

« De quel métal est-il composé ?

– Les acides, fis-je remarquer, nous permettent de reconnaître une sorte d'argent oxydé que nous allons décaper à l'aide d'un corrosif. Voyez ! les réactions mettent déjà en évidence des dessins gravés d'une ténuité rare… »

Des lignes et des figures devenaient visibles, en effet ; leur délicatesse, l'étrange lacis de leurs ornements, empruntés à quelque flore tropicale, singularisaient les parois, rappelant, comme le dit Ratbert, les dessins des premiers Aztèques ou les compositions des monuments incas.

« Il y a aussi des éléments lointains de l'architecture pharaonique, assura Falgas, et les explorateurs de l'Afrique ont photographié des arabesques analogues chez les Peulhs de la côte occidentale.

– Et nous sommes en Norvège !

– Servières avait raison : ce doit être le butin de guerre d'un chef Scandinave, conquis sur quelque roi des tropiques.

– Et oublié dans cette barque, une nuit de panique ou de cataclysme.

– Comment allons-nous ouvrir le coffret ?

– Le mécanicien du bord nous y aidera ; il est très adroit. »

Tous les efforts du praticien demeurèrent stériles.

« Je vois les charnières du couvercle, la rainure de fermeture, les rivets des angles, nous dit-il. Mais il faut renoncer à trouver le secret qui ouvrirait la boîte sans la forcer.

– Forcez-la donc ! conclut l'impatient Tiburce, et apprenons enfin quelle énigme se cache au fond de ce coffre paradoxal ! »

Sous les coins d'acier du mécanicien, le couvercle sauta brusquement et laissa voir une masse pulvérulente, une sorte de talc destiné à protéger trois cubes lourds, juxtaposés dans le coffret.

« De l'or ! s'écria Ratbert, des lingots carrés et compacts, admirablement purs.

– Sans inscriptions ? demanda Falgas.

– Voyez vous-même ! »

Les trois cubes furent extraits de la boite d'argent ; chacun d'eux pouvait peser une dizaine de livres.

« Nous sommes loin, remarqua Marignac, du trésor fabuleux que vous nous annonciez !

– Il y a cinquante mille francs de métal précieux. Pour des savants, mon cher capitaine, c'est le Pérou.

– Je ne m'explique point, gronda Falgas, la provenance, l'utilité surtout de ces cubes, à peine ternis par l'humidité. Voulez-vous, mon cher Servières, me passer l'éponge et l'acide que vous avez préparés pour décaper le coffret ? »

Le professeur se mit à frotter la surface large de l'un des cubes qui brilla peu à peu d'un ardent éclat. Tout à coup, l'homme des runes étouffa une exclamation, saisit sa loupe, examina avec avidité la paroi qu'il venait de polir et cria, triomphant :

« Des lettres !... des mots !... Une inscription, toute une page runique ! »

Des caractères reparaissaient, en effet, à mesure que l'action mordante des acides avivait les antiques empreintes. Quand elles eurent retrouvé leur netteté première, Falgas, délirant de joie, les commenta avec une verve volubile :

« Ce sont bien des lettres runiques, et de la plus pure époque, la plus vieille, la plus lettrée, contemporaine des grands poèmes hindous ! La main qui les a gravées, délicate et ferme à la fois, appartenait à quelque artiste renommé, peut-être à une femme ; c'est un nom de femme, en effet, que je distingue à la première ligne...

– Ce nom ? dit Annie, avec un intérêt passionné.

– Dahéla. »

Cette fois encore, l'espérance obscure de la jeune fille me parut frustrée ; elle retomba dans son indifférence.

« Oui, poursuivit Tiburce, comme devant un auditoire d'élèves attentifs, je distingue mieux, maintenant... Voici le sens complet de l'inscription... »

Il s'absorba quelques secondes dans l'étude du manuscrit et sursauta, frappé d'une révélation soudaine.

« Par exemple ! fit-il, très agité, un livre !... quel livre ? »

Il examinait, à la loupe, tous les angles du bloc d'or.

« Écoutez ceci, nous enjoignit-il. L'inscription est rédigée en ces termes :

"Dahéla, fille des prêtres de la Lumière, a écrit *dans ce livre* les derniers jours de... – ici, un mot illisible, que je déchiffrerai plus tard ! – rapportés par son fils Maghée, – le voilà, votre Maghée herculéen, chef de la barque attachée à l'anneau de bronze des cavernes ! – et les amours immortelles de... – attendez donc, j'épelle le nom ! – ... d'Argall..."

– Argall ! cria Annie, debout devant le professeur. Voilà le nom que j'essayais, ce soir, de me *rappeler* ! me dit-elle, avec une joie exaltée.

– Puisque vous lisez si bien le runique, même à travers cinq pieds de tourbe, proposa Falgas, mécontent sans doute d'être interrompu, trouvez le nom de l'amante d'Argall ; en voici les lettres !

– Je vais essayer, dit, avec un grand sérieux Annie déjà penchée sur le cube d'or, "... Les amours immortelles d'Argall et de... *Soroé* !"

– C'est trop fort ! jeta le professeur, à la fois stupéfait et ravi. Vous avez lu ça ?

– Lu… pas précisément… Il me semble que je l'ai plutôt entendu… Une voix immatérielle l'a murmuré à mon esprit…

– Et c'est bien Soroé ? demanda le docteur, en regardant sa fille avec une sorte d'admiration tendre.

– C'est Soroé. »

Le calme de Gironde m'empêcha de souffrir, comme la veille, de mon infériorité devant Annie ; elle m'adressait, d'ailleurs, comme pour me rassurer, un petit signe d'intelligence qui avait l'air de me dire :

« Eh bien ! monsieur l'incrédule !… Ne suis-je pas un peu sorcière, comme je vous l'affirmais aujourd'hui ? »

Le capitaine Marignac lui-même ne se montrait pas étonné du miracle :

« Mademoiselle Annie, me glissa-t-il en confidence, a dû suivre les cours de monsieur Falgas !

– Évidemment ! acquiesçai-je, pour éviter une discussion inutile, sacrilège au gré de mon cœur.

– Ce livre ? épelait toujours Tiburce. Ou plutôt, *ces livres*, car je crois que c'est au pluriel !…Il n'y a pas trace de livres dans le coffret… Trois blocs d'or seulement…

– Permettez, cher ami, intervins-je avec tout le calme dont j'étais capable. Ce sont trois livres et non pas trois blocs d'or.

– Vous dites ?

– Constatez vous-même ! »

Sous l'action dissolvante des lavages, le lingot que je tenais venait de se disjoindre entre mes mains ; il se composait de deux à trois cents feuilles d'or, rigoureusement rognées ensemble, mais sur chacune desquelles apparaissait un manuscrit gravé en runique, une page du poème de Dahéla !

« Victoire ! hurla Falgas, en *feuilletant*, éperdu, le faisceau à demi rompu des précieuses tablettes. Il n'y a que ce diable de mot qui m'échappe encore !… D'où pouvait bien arriver ce Maghée, témoin des derniers jours d'une ville, d'une contrée, d'une race ?…

– Vous le saurez en lisant le livre, les trois tomes que le coffret nous a si bien conservés pendant…

– Vous pouvez affirmer trois mille ans, mon cher maître. L'écriture l'atteste.

– Les arabesques du coffre aussi.

– C'est-à-dire qu'elles me déroutent, au contraire. Elles sont bizarres, inconnues, parentes pourtant d'une foule d'ornements épars dans toutes les races antiques.

– Il est étrange que ces feuilles d'or, d'une préparation si parfaite, les caractères qui les couvrent, à la fois délicats et sûrs, tout cela se retrouve en Scandinavie dans les vestiges d'une cité lacustre primitive, presque entièrement sauvage.

– Maghée aura conquis ce livre sur des ennemis raffinés.

– Est-il fréquent de découvrir ainsi des feuilles d'or couvertes de signes ?

– Je n'en ai jamais vues d'aussi fines ; mais les hypogées, les cryptes et les sarcophages des rois antiques contenaient souvent des *livres* gravés ainsi.

– Toujours est-il que nous n'avons pas perdu notre journée. Mais voilà pour vous, mon cher Falgas, un terrible travail de traduction et de mise au point…

– Que je vais commencer tout de suite ! Je ne dormirai pas avant d'avoir retrouvé le nom du mystérieux pays que je n'arrive pas à lire ! »

Il s'enferma, pensif et absorbé, dans le fumoir. Nous allâmes nous asseoir sur la dunette ; le ciel, criblé d'étoiles, était d'une sérénité sublime ; le prochain lever de la lune découpait, à l'horizon, l'écran déchiqueté des pins noirs. Autour de nous dormait l'étrange fiord, peuplé de rumeurs, de voix errantes, de frôlements furtifs sous les ramures. Près de la caverne de Maghée, deux lampyres semblaient bouger, maintenant, côte à côte, deux lueurs de flammes sans rayonnement.

« Les voyez-vous ? me demandait encore Annie, anxieuse un peu de ma réponse.

– Elles sont deux ! observai-je.

– Sans doute !… Argall…

– Et Soroé ! »

Elle me sourit, contente de ma docilité d'adepte, de ma conviction d'initié. Je me demandai si je n'allais point lui faire part de mes explications profanes. À quoi bon ? Ne savait-elle pas, comme moi, que nous avions, ce jour-là, remué la tourbe de l'ancien marais et que ces lueurs errantes, tour à tour enflammées et éteintes, pouvaient être des exhalaisons d'hydrogène phosphoré ?…

« Oh ! fi ! monsieur le chimiste ! » n'eût-elle point manqué de me dire, avec une aversion presque sincère.

Et s'il lui plaisait d'y reconnaître des âmes amoureuses, comment aurais-je la discourtoisie de la détromper, alors que j'étais le confiant élu de son émotion ?…

Nous devions dormir depuis une heure quand un rugissement réveilla tout le yacht. Les matelots accoururent, les portes battirent. Nous crûmes à l'attaque du navire par des pirates de l'âge du bronze. Chacun, armé ou

non, selon son tempérament, surgit de sa cabine… Les interrogations se croisaient.

« Aux armes ! criait la femme de chambre d'Annie, qui avait habité longtemps dans un ministère, auprès d'un poste d'infanterie.

On se rallia dans le salon, où l'on eut enfin l'explication de l'alerte : Tiburce Falgas, les yeux rayonnants d'allégresse, nous attendait, debout sur la table à roulis ; il tenait dans la main des feuillets d'or, désormais sans mystère, ainsi que nous le pressentions à son attitude.

« Mortels fortunés ! nous cria-t-il en brandissant vers nous le manuscrit révélateur, savez-vous quel pays fut celui de Dahéla, quelle contrée vit Maghée conquérir sur elle le livre royal encore vierge ? Devinez-vous enfin de quel continent les derniers jours sont racontés ici, avec les exploits d'Argall et les rêves de Soroé ?… Non ! vous ne l'imaginez pas !… Je viens de l'apprendre ! Je vais vous le dire et j'ai voulu vous réveiller pour que vous le sachiez avant demain !… Et si vous pouvez vous rendormir après l'avoir entendu, ce nom fulgurant et magique, c'est que les dieux de la Scandinavie ont aboli en vous le respect de Platon et tué dans vos cœurs le culte de la plus vénérable antiquité. Car ce pays, ouvert enfin à nos études et rendu à notre nostalgie, c'est… »

Il se dressa, plus grand, plus grêle, plus impondérable que jamais, et laissa retomber sur nous les syllabes formidables de ce nom :

« L'ATLANTIDE ! »

- VI –

Le lendemain, le fiord nous parut changé ; déjà familier à nos regards, il s'était empreint d'une réalité plus contemporaine ; le mystère des premiers jours s'humanisait :

« En somme, disait le docteur, il n'y a là qu'une vallée inaccessible, déserte, séparée du continent par son infranchissable ceinture de rocs. L'intérêt étrange qu'elle nous inspirait se déplace ; c'est *là-bas*, maintenant, que nous voudrions aller, n'est-ce pas, Annie ?

– Voilà bien l'injustice des hommes ! remarquait la jeune fille. Vous êtes déjà lassés de votre découverte ; elle est trop précise, désormais. Et vous, qui me raillez tous de ma prédilection pour l'au-delà, vous voilà, à votre tour, curieux d'un *là-bas* qui se dérobe encore ! »

Là-bas, c'était l'Atlantide, disparue sous les flots depuis des millénaires. Tiburce Falgas, enfermé avec le manuscrit runique, paraissait à peine aux repas ; taciturne, il laissait sans réponse les questions dont nous l'accablions.

Nous primes le parti de ne plus lui parler. Il transcrivait des pages, accumulait des notes traduites, semblait improviser des transitions pour combler les lacunes du texte antique ; mais il nous cachait, avec une jalousie farouche, les moindres feuillets de sa reconstitution.

Annie, seule, le fit, deux ou trois fois, parler comme malgré lui, en ramenant, dans notre conversation, les noms d'Argall, de Dahéla ou de Maghée.

« Ratbert, annonça-t-elle un soir, a déterminé le cours ancien du fleuve, qui occupait presque tout le fiord.

– On l'appelait le Fleuve Large », laissa tomber Tiburce, d'un air distrait.

Une autre fois, Annie parlait de Jeanne d'Arc, envisageant sa mort comme la rançon qui rachetait tout un peuple.

« Soroé fut la Jeanne d'Arc des Atlantes », dit Falgas.

Le silence étonné qui suivait toujours ses interruptions à l'étourdie réveillait le professeur, qui courait aussitôt s'enfermer avec ses « livres » runiques.

« Je vous en prie ! demanda un autre jour la jeune fille, lisez-nous ce que vous avez déjà mis au net !

– Non ! pas avant que tout soit terminé.

– Mais dites-nous, au moins…

– Rien ! cria Tiburce en quittant brusquement la table. Sachez, pourtant que les trois livres de Dahéla ne sont pas rigoureusement complets ; des feuillets d'or manquent ; quelques-uns sont illisibles ; d'autres ne s'accordent à rien. J'ai beaucoup de peine à les relier par des épisodes logiques ; mais j'arriverai tout de même à camper debout l'épopée romanesque d'Argall et de Soroé.

– Quel fut leur destin ?

– Je ne sais pas !… Au revoir !

– Il faut le laisser en paix, conseilla le docteur. Il choisira lui-même le jour de la révélation. »

Nous avions terminé les fouilles de la caverne et de ses abords. Chose étrange, pas un débris humain ne se rencontra sous nos pioches ; des objets de bronze, d'un travail sommaire, des haches de silex ou de métal, des pointes de javelines ou de flèches en corne de renne racontaient la simplicité industrieuse de la cité lacustre ; mais nous ne découvrîmes pas le moindre vestige de sépulture.

« Ils ont dû, conjectura le docteur, ces Scandinaves des premiers exodes, transporter leurs morts dans quelque île à dolmens, peut-être au fond d'une grotte des falaises.

– Nous pourrions faire le tour du fiord, proposa Ratbert, dont la moisson minéralogique était complète et qui rêvait de gisements nouveaux, chercher les causes du cataclysme qui a séparé cette vallée du haut pays.

– Essayons, puisque la forêt de pins est impénétrable. »

L'exploration, très pénible, ne donna pas de résultats nouveaux. Quelques squelettes de ruminants, au bas des escarpements sauvages du cirque, nous firent, un instant, espérer que le fiord était peuplé.

« Mais non, reconnut Gironde, après un examen raisonné, ce sont des vaches qui ont glissé dans le précipice, du haut des pâturages supérieurs. Les bergers ont dû les croire dévorées par les génies malfaisants. »

Nous ne quittâmes plus le yacht ou le campement de la caverne ; la seconde entrée pressentie par Annie fut dégagée, sous les glaises à poteries, dont l'amas sans doute artificiel avait coulé contre la paroi.

Des débris de jarres, des harpons en os de morse ou de narval, la lame d'un glaive forgé, dont la trempe plus fine indiquait l'origine étrangère, enrichirent, à bord du yacht, notre petit musée préhistorique.

Annie, toujours inquiète, comme harcelée encore de ressouvenirs abolis, explorait avec moi les alentours de la grotte et de l'esplanade.

« Cette Dahéla, me dit-elle un jour, évidemment de race atlante, captive, sans doute, chez les oncles de Maghée, a dû semer ici des traces de son séjour, en dehors de son manuscrit patient et des inscriptions rares du rocher. Comment se fait-il qu'elle n'ait pas laissé un bijou, une amulette indestructible, une preuve durable de son passage ?

– C'est peut-être elle qui a dessiné la tête d'aurochs, gravée encore sur les parois de la grotte.

– Est-ce bien un aurochs ? J'y vois plutôt un félin des tropiques, quelque léopard de son pays.

– Mais, si elle écrivait en runique, comment serait-elle atlante ?

– Eh ! mon cher ami !… qui vous prouve que les runes ne sont pas venues d'Atlantis ?

– Rien, en effet… Je pense aussi à une autre remarque : Maghée a dû rapporter plus d'or que nous n'en avons trouvé, Ratbert est surpris de ne plus en découvrir.

– Mystère, en effet, mais qui permet toutes les hypothèses.

– Les vôtres sont toujours justes, Annie.

– Alors, écoutez celle-ci et supposez-la vraie : toute la tribu lacustre, alarmée par les désastres telluriques, redoutant d'être engloutie, s'est, une nuit, jetée dans les barques et a gagné la haute mer à force de rames, emportant ses trésors.

– Très bien ; mais Maghée et sa mère ? Le dromon d'Atlantide ?

– Le héros a dû être entraîné par les siens ; il me semble même que, depuis son glorieux retour, il devait habiter, avec sa mère, dans le bateau devenu trop usé pour reprendre la mer.

– Et c'est la chambre de Dahéla qui nous a été conservée par les infiltrations calcaires ? Je suis sûr que c'est vrai ; mais alors, la flottille en fuite ?

– Elle est venue aborder à l'embouchure de la Gironde et nous descendons d'elle, mon père et moi, – ce qui est une façon très française de finir une démonstration : par un calembour ! »

Elle riait, divertie surtout de mon sérieux ; je ne pouvais lui taire le souci qui me chagrinait :

« Eh bien !... et moi, Annie ?... Où étais-je, pendant ce temps-là ?

– En Guyenne. Ce sont vos ancêtres qui nous ont accueillis à leur foyer et, depuis ce jour, je suis de votre famille. »

Elle avait rougi en achevant ces paroles qu'elle n'avait pas préméditées. Nous étions assis au-dessus de la caverne, sous l'ombre des pins où le vent du large faisait résonner des accords d'orgue ; je ne me sentais plus la force de lui répondre ; mon cœur battait éperdûment. Je saisis ses deux mains et murmurai son nom.

Le soir tombait, paisible et grave ; nous regardions, sans parler, le soleil descendre dans les flots.

« C'est ici que brillait, la nuit de la tourmente, le signal d'espoir et de salut, dis-je, ému jusqu'aux larmes. Je comprends, chère Annie, quelle prédestination de mon bonheur m'amenait vers ce havre inconnu.

– Et je comprends aussi, murmura-t-elle, pourquoi, depuis que je vous connaissais mieux, je désirais tant vous décider à venir avec nous en Norvège. »

Une voix émue et tendre s'éleva derrière nous :

« Mes enfants, nous dit le docteur en souriant à notre confusion sans s'étonner que nos mains ne se fussent pas déjointes, il commence à faire frais et il devient prudent de rentrer chez nous.

– Père ! »

Je crois que nous avons dit le mot ensemble, Annie et moi. Dans tous les cas, je suis sûr d'avoir vu trembler une larme sur la joue du maître quand il nous étreignit tous les deux...

Dix jours enchanteurs ont passé ensuite ; Annie les a vécus à mes côtés, sur les yoles exploratrices du bord. Nous avons minutieusement visité tous les récifs du seuil et du chenal.

« Avant, disait-elle, nous ne songions qu'à rester, à vivre autour de la caverne. Maintenant, nous ne pensons qu'à partir. Notre cœur, ami, serait-il inconstant comme les hommes ?

– Non, Annie ; mais nous avons retrouvé les livres oubliés par Dahéla et nous sommes attendus, là-bas, avec les trésors de notre conquête.

– Merci pour eux et pour moi !... Mais si là-bas c'est l'Atlantide, nous allons errer longtemps à sa recherche.

– Pourquoi ?... Notre Atlantide, ne serait-ce pas le bonheur ?... L'océan n'a pas encore, que je sache, englouti la rue Garancière ; et le *Pétrel* mieux que la barque de Maghée, connaît le chemin du retour.

– N'importe, ami ! Ne soyons pas ingrats envers la caverne des Rochers Rouges. Nous lui devons des heures inoubliables, des souvenirs qui ne périront plus. »

Ce soir-là, Tiburce Falgas prit part à notre conversation ; il fut enjoué, dîna de grand appétit, consentit même à veiller un instant avec nous.

« Dans trois jours, nous annonça-t-il, nous lirons ensemble le manuscrit de la prêtresse atlante.

– Voyons, vous pouvez bien maintenant nous dire...

– Dans trois jours ! »

Il fut inexorable. Le capitaine Marignac ajouta :

« Dans trois jours, à neuf heures dix du soir, nous quitterons le fiord pour... Au fait, docteur, allons-nous encore au cap Nord ?

– Demandez cela à ma fille.

– Ma foi ! dit Annie, si vous me laissez le choix de l'itinéraire, j'opte pour le retour en France.

– C'est bien ce que nous avions tous prévu ! » conclut Ratbert en me souriant avec une malice affectueuse.

Nous avons vécu ces trois journées en pèlerinages reconnaissants ; les débris de la barque de Maghée – et d'Argall, nous a confié Tiburce, sans vouloir en conter davantage, – ont été transportés à bord, avec les autres objets de la tribu.

Désâmés en quelque sorte par la perte de leur trésor, les alentours de la caverne sont privés, chaque nuit, de flammes et de lueurs. L'esprit les a désertés qui les animait à nos yeux ; peut-être est-il à bord, avec la hache du guerrier puissant et sa nef de conquête....

Mais, peu à peu, les foyers éteints se sont rallumés sur le yacht ; la pression fait déjà frémir la chaufferie et vaciller les aiguilles du manomètre. Tout est prêt pour le départ.

Dans le rouf, Falgas a disposé ses trois livres d'or sur une table où le verre d'eau sucré traditionnel avoisine un monceau de notes classées avec méthode. Il se dispose à nous lire le manuscrit runique ; l'émotion l'énerve.

« À neuf heures trente, nous serons hors des récifs, a promis Marignac.

– À neuf heures trente-deux, je commence ma lecture ! » jette le fébrile Tiburce dont les yeux brillent, dans une face d'ascète, encore amaigrie par trois semaines de labeur forcené.

Le *Pétrel*, avec une majesté lente, s'est mis en route ; nous voici dans la passe, entre les récits. Nous sortons sans frôler l'écueil ; les calculs du capitaine étaient parfaits.

Maintenant, un tangage léger nous berce, annonçant notre entrée dans l'océan tranquille.

Les hautes falaises du goulet s'estompent et s'effacent ; les écueils clairsemés s'espacent, disparaissent ; c'est à peine si, très loin, à travers l'entaille du fiord, nous devinons le contour familier des futaies noires, les assises plus claires où s'ouvre la caverne…

Falgas est descendu, solennel et grave ; le docteur l'a suivi, puis Ratbert ; le capitaine, ayant donné sa route, les rejoint. Seuls, au moment où le yacht commence son virage, Annie et moi, nous nous attardons à l'arrière, le cœur serré peut-être d'un regret.

« Adieu ! jette la fiancée vers la grotte antique. Aussitôt, comme si ce signal était guetté par là nuit mystérieuse, une lueur s'allume devant la caverne.

– Ils attendaient que nous fussions seuls ! » murmure à mon oreille la vierge ravie.

Je ne rêve pas : c'est bien un feu qui luit au seuil de l'antre préhistorique, un signal distinct, très visible de la mer. Il ne peut venir d'un être humain : l'immense combe, nous en sommes sûrs, est inhabitée depuis tant de siècles !

Mon esprit, pourtant scientifique, n'éprouve pas la nécessité d'une explication naturelle. Annie a raison : il y a là une manifestation de l'au-delà, plus puissante, moins limitée que l'esprit terrestre des hommes.

Nos mains se tendent vers le feu ; son éclat pâlit ; le navire évolue avec une vitesse croissante. La crique disparaît et la caverne mythique et la falaise elle-même, à travers laquelle, cependant, nous distinguons, sans en pouvoir douter, la tremblotante étoile qui nous fait signe…

Mais on nous hèle dans le salon. La nuit s'épaissit soudain dans le nord-est ; nous ne discernons plus le feu des ancêtres sans nom. Nous venons nous asseoir en face du professeur de runique qui annonce, d'une voix sibylline :

« Dahéla, fille des prêtres de la Lumière, raconte ainsi, d'après le récit de Maghée, les derniers jours de l'Atlantide et les amours immortelles d'Argall et de Soroé. »

Tiburce Falgas nous regarde en unissant ces deux noms, nous avons rougi, Annie et moi ; mais personne n'y prend garde : le récit merveilleux est commencé…

LES ATLANTES

(d'après le manuscrit de Dahéla)

– I –
La nef

Le *Petit-Chariot*, au plus bas de sa course, démesurément élargi, touchait presque l'horizon. Depuis onze lunes qu'ils avaient quitté la plage d'Erm-gilt-Herm, à l'embouchure du Fleuve Large, les compagnons d'Argall voyaient ainsi descendre les astres du Pôle, et s'abîmer dans la mer, l'une après l'autre, les constellations familières. En même temps, à l'autre bord du ciel se levaient des étoiles inconnues, dont l'apparition les plongeait dans des rêveries longues et amenait entre eux des discussions sans fin.

Argall et Maghée, prévenus pourtant, s'étonnaient aussi, le second avec une nuance d'inquiétude ; car Maghée, très prudent, songeait volontiers au péril. Quand le péril lui paraissait inévitable, il s'y jetait furieusement et personne, alors, ne l'avait vu reculer ou lâcher prise. Mais Argall, aux plus terribles aventures, souriait ou bâillait légèrement, impassible comme un jeune dieu.

Argall ayant tout de suite perdu sa mère, celle de Maghée, Dahéla, les avait nourris ensemble. C'était une esclave venue du sud ; des années de marche avaient usé son enfance ; sa beauté parut singulière à cette tribu de géants blonds, vivant de chasse et de pêche dans les grottes des Rochers Rouges et sous des huttes à l'embouchure du Fleuve Large. Sa peau avait la nuance d'or pâli des paillettes de mica luisant dans les sables. Ses prunelles de sombre onyx, sa bouche aux lueurs de nacre et de sang, sa chevelure qui, répandue, l'enveloppait de nuit, séduisirent le père de Maghée, le premier du clan après l'aïeul d'Argall. Il l'acheta à des marchands qui venaient, tous les deux ou trois étés, proposer des échanges à ceux d'Erm-gilt-Herm. Il la leur paya trente peaux de renne, de renard bleu, et une poignée de grains d'ambre jaune rapportés d'un lointain pays, du côté où le soleil se lève, une région de côtes basses où l'eau de la mer est moins salée. Car le père de Maghée était lui-même un intrépide voyageur.

Elle apprit vite la langue de la tribu ; mais elle ne montrait aucun goût pour les travaux des femmes : le séchage et la préparation des peaux, la division des tendons d'animaux en fils minces pour la couture des vêtements d'hiver. Son nouveau maître, deux ou trois fois, la châtia durement. Elle serrait les dents sous les coups et pleurait en silence de longues heures. Mais ces corrections ne servaient à rien. Le guerrier y renonça, eut d'autres esclaves pour les besognes nécessaires. Dahéla passa son temps comme elle voulut, triste ou souriante, à sa fantaisie. Et quoiqu'il eût pu trouver aisément une

compagne plus utile et même plus affectueuse, on remarqua qu'il s'attachait à elle de jour en jour ; car le cœur des hommes est ainsi fait.

D'ailleurs, Dahéla aima tendrement son fils, et aussi Argall dont la mère était morte presque aussitôt après sa naissance ; elle l'avait enfanté dans le deuil, le père englouti, un jour de tempête, avec sa barque et ses huit rameurs.

Les deux petits grandirent ensemble, nourris du même lait, jouant et se battant comme deux louveteaux d'une même portée. Cependant, ils ne se ressemblaient pas : la courte taille de Maghée faisait paraître démesurée la largeur de ses épaules, tandis qu'Argall, à seize ans, dépassait d'une demi tête le plus grand de ses compagnons. De plus, Maghée avait les cheveux noirs et les sombres yeux de sa mère Dahéla.

Ce fut Maghée qui, le premier, porta la Pierre, un bloc massif où ceux d'Erm-gilt-Herm aiguisaient leurs outils de silex, et qui pouvait peser le poids de deux hommes. Les jeunes gens le soulevaient, vers leur seizième année, pour affirmer leur vigueur naissante ; les plus robustes, ainsi chargés, marchaient quelques pas. Mais il fallait prendre garde au retour : ceux qui laissaient la Pierre en route étaient bafoués pour leur présomption. Argall ne tenta l'épreuve que trois lunes après Maghée ; mais il porta le bloc sept pas plus loin et revint le déposer sans hâte. Maghée, alors, eût fait mieux peut-être ; il ne l'essaya point : c'était là une épreuve d'adolescents, qu'eux-mêmes dédaignaient de répéter. Quand ils luttaient de pied ferme, Maghée avait souvent le dessus ; mais, dans les jeux qui simulent le combat, comme dans les vraies batailles, ni lui ni personne jamais ne soutint le choc d'Argall.

Pour cela et la longue habitude d'être ensemble ils s'aimaient comme frères et comptaient l'un sur l'autre.

Une particularité encore les unissait : Dahéla, tout petits, les avait bercés des chants de son peuple et peu à peu leur avait appris sa langue, si différente des dialectes du nord qu'il leur semblait, en la parlant, penser avec une autre âme. Des idées s'éveillaient en eux, qu'ils n'auraient su comment traduire dans le simple idiome de ceux d'Erm-gilt-Herm. Beaucoup de mots gardaient un sens vague, signifiant des choses inconnues, d'autant plus merveilleuses. Les légendes, les récits se mêlaient, du nord et du sud, de rochers et de palais, les fantômes des brouillards et les mirages de lumière, des pêches monstrueuses, des chasses inouïes, et des visions de femmes aux parures prodigieuses, si belles qu'à les imaginer leurs cœurs d'adolescents se sentaient défaillir.

Dahéla avait été vendue très jeune, point nubile encore, à douze ans peut-être, pour quelque raison mystérieuse de vengeance ou de politique ;

car elle était sûrement de famille noble et très soigneusement élevée. On lui avait appris la danse, la musique, la poésie et jusqu'à l'écriture, des centaines de signes dont les combinaisons exprimaient toutes choses. Ceux d'Erm-gilt-Herm savaient à peine, en quelques grossiers dessins, transmettre ou conserver un petit nombre d'idées très simples, avis de chasse ou de guerre, et les formules magiques qui rendent les flèches inoffensives ou les guident au cœur de l'ennemi. Ces talents, sa beauté naissante faisaient d'elle une esclave d'un si grand prix qu'on se demandait comment elle avait pu arriver à l'embouchure du Fleuve Large, à travers tant de pays plus riches.

Mais elle s'était furieusement révoltée, vers l'âge de quinze ans, contre un de ses premiers maîtres, un vieillard brutal qui l'ensanglanta de coups de lanières, la laissa pour morte ; et comme un animal réputé indomptable perd presque toute sa valeur, elle fut revendue un prix dérisoire à ces trafiquants du nord qui la cédèrent au père de Maghée contre trente peaux de renne, de renard bleu et une poignée d'ambre jaune.

Ainsi les deux jeunes hommes connurent le langage et rêvèrent les splendeurs d'Atlantis.

Si sauvage que fût une lande, si profonde une vallée, à moins que jamais un de ses habitants n'en eût franchi la limite, que pas un étranger, de mémoire d'homme, n'y fût venu comme hôte ou comme ennemi, ceux qui vivaient là, sous les futaies séculaires, dans les cavernes ancestrales, le soir, autour des feux, à l'heure des longs récits, finissaient toujours par prononcer le nom de cette cité fabuleuse, de ce peuple à peine humain, perdu dans les mers brûlantes, aux mœurs inouïes, aux richesses incalculables, aux armes irrésistibles.

Beaucoup doutaient presque de son existence. Mais de loin en loin, parmi les haches de pierre et les lances d'ivoire de narval, un chef opulent, un guerrier fameux, aux grands jours, faisait étinceler la large lame du glaive atlante, héritée des aïeux ou conquise dans quelque mêlée. Les marchands en apportaient parfois, mais d'un prix presque inabordable, à moins qu'il n'y eût là quelque captive très belle et respectée par son ravisseur pour être échangée contre l'arme vierge au reflet bleuâtre, invincible et redoutée, disait-on, même des dieux.

L'aïeul d'Argall et le père de Maghée possédaient chacun un de ces glaives, à la poignée étroite, incrustée d'un airain aussi brillant que l'or. Ceux d'Erm-gilt-Herm en étaient fiers, et l'honneur en rejaillissait sur toute la tribu.

Ils n'ignoraient pas absolument l'utilisation des métaux. On trouvait de temps en temps, dans les fentes des Rochers Rouges, de petites masses

de cuivre natif. Ils savaient les fondre dans le creux d'une pierre, sous un bûcher de branches de sapin, et la masse refroidie, martelée, donnait des haches moins dures que celles de silex, mais moins fragiles au choc et plus propres aux ouvrages délicats. Il y avait aussi, à deux journées de marche, par un chemin connu des chefs, cinq blocs de fer dont personne ne pouvait dire l'origine. Quelques-uns les croyaient tombés du ciel. On en arrachait des éclats pour les forger entre deux cailloux. Ces éclats, trop petits pour donner des haches ou des glaives, fournissaient des pointes de flèches et des poignards courts, quelquefois excellents, que leurs possesseurs portaient à la ceinture, dans une gaine de cuir.

Le dix-huitième hiver qui suivit la naissance d'Argall, son aïeul mourut ; le père de Maghée fut chef sans conteste. Mais, le printemps suivant, il s'éteignit tout à coup, après une courte maladie, malgré les soins et les conjurations magiques de Dahéla. Argall et Maghée devinrent ainsi maîtres de leurs destins.

Il ne manquait pas de jeunes filles prêtes à partager leur hutte, et dont les parents les eussent volontiers cédées, pour un prix raisonnable, à de tels chasseurs. Mais la plage d'Erm-gilt-Herm, les Rochers Rouges et les deux rives du Fleuve Large, à des semaines de chemin, n'avaient plus de secrets pour eux ; le dégoût leur venait de vivre toujours aux mêmes places. Aussi bien, le gouvernement de la tribu allait devenir malaisé ; jamais on n'avait vu un chef de moins de vingt ans, et, d'un autre côté, nul autre qu'Argall ne pouvait espérer, lui présent, se faire obéir des jeunes hommes. Déjà les vieillards, autour des feux, s'entretenaient longuement de ces choses, ou se taisaient, hochant la tête, dans la prévision des malheurs prochains. Argall et Maghée pensaient de leur côté, sans rien dire. Un soir, leurs regards se rencontrèrent et ils se sentirent le même cœur.

« Demain, prononça Maghée, nous parlerons au conseil.

– Si tu veux ! »

Ce fut Maghée qui parla.

Il dit la situation difficile, la nécessité d'un chef obéi. Depuis des générations, les aïeux d'Argall commandaient, ou les siens.

Or, de ces familles illustres, il ne restait qu'eux-mêmes, deux tout jeunes hommes, presque des enfants, les femmes n'étant jamais admises au conseil, où Dahéla, d'origine esclave, ne pouvait même être entendue.

Argall, pensif, se taisait. Cette modestie plut aux vieillards.

Cependant, on ne pouvait abolir tant de souvenirs ; la gloire des héros brillait déjà sur les deux frères d'armes ; tout autre chef risquait de voir sa parole méconnue s'ils se trouvaient d'un avis contraire. Déjà les jeunes

hommes formaient un parti, blâmaient ouvertement les résolutions de leurs aînés. La tribu depuis des années vivant paisible, ils se trouvaient nombreux, au point que plusieurs risquaient de manquer d'épouses. Dès lors des querelles éclateraient. On ne pouvait assez se mettre en garde contre de tels malheurs.

Un murmure d'approbation salua la sagesse précoce de Maghée. Mais nul ne voyait encore où tendait son discours.

« Tout ce qu'un homme, un guerrier peut faire en ce pays, poursuivit-il, nos pères l'ont fait. Nos cœurs sont avides de périls inconnus et de nouvelle gloire. Il est, vous le savez, une contrée merveilleuse, où l'or et le fer sont aussi communs que chez nous le bois de renne et l'ivoire de narval, où les armes du moindre guerrier vaudraient ici la rançon d'un chef. Cette contrée existe, puisque ma mère en est venue et qu'Argall et moi en savons le langage. Elle est gouvernée par une reine d'une surnaturelle beauté, toujours jeune et qui ne meurt pas. »

Quelques vieillards secouèrent la tête. Autour du cercle du conseil, un cercle plus large s'était formé. Les guerriers, les adolescents écoutaient.

« Argall et moi, nous construirons une barque pour vingt rameurs. Ceux qui voudront viendront avec nous. Ceux qui resteront ne manqueront plus de place dans les grottes des Rochers Rouges, ni d'épouses pour entretenir leurs feux. Quoi qu'il advienne de nous qui partirons, je peux vous promettre une chose : nous ne ternirons pas le bon renom de ceux d'Erm-gilt-Herm. »

Tous les vieillards n'étaient pas convaincus. Plusieurs pensaient que la tribu se trouverait singulièrement affaiblie du départ de tant de ses fils. Ceux qui avaient des filles à vendre calculaient déjà leur perte. Mais, dans les rangs pressés des jeunes hommes, une acclamation jaillit :

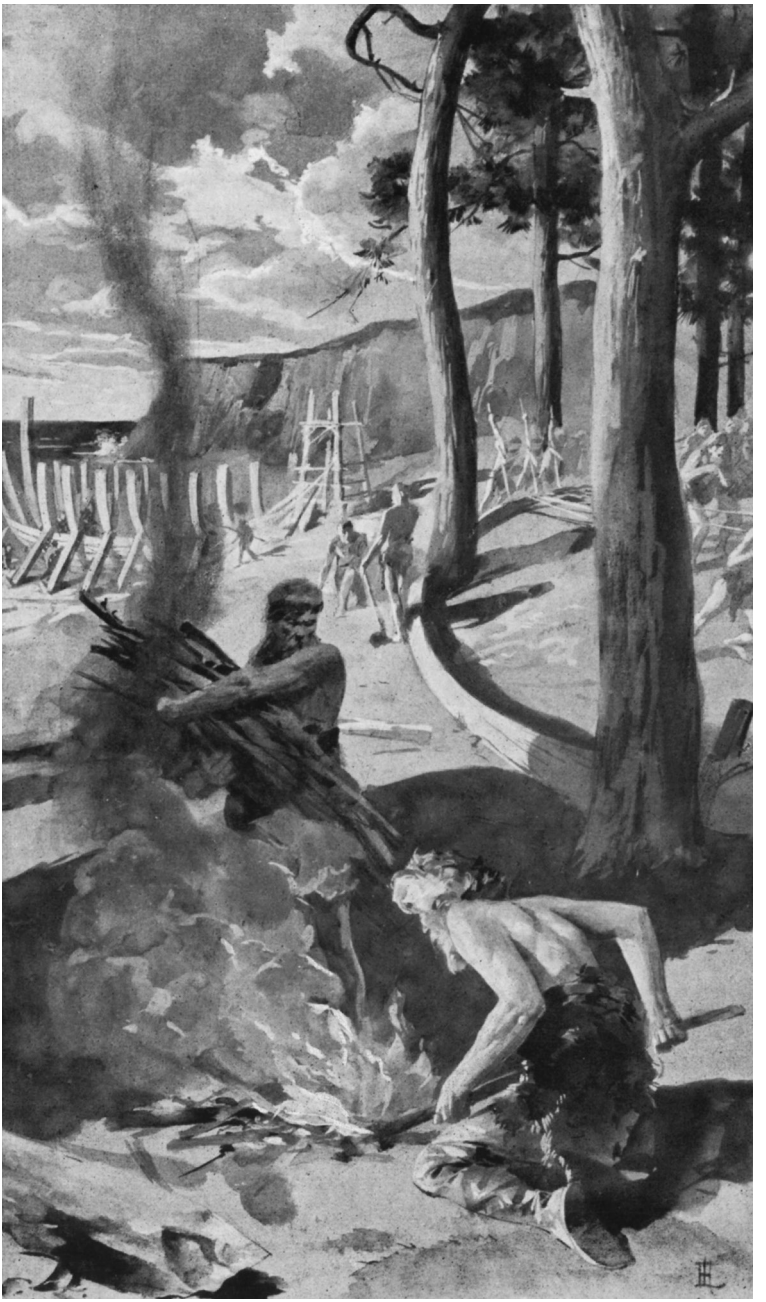
« Moi !... Nous !... »

Les mains se tendaient, les poitrines se heurtaient. Il y eut des colloques menaçants et des poignards tirés de leurs gaines, car on voyait bien que tous ne pourraient partir. Mais la voix d'Argall s'éleva :

« Nous ferons notre choix, Maghée et moi ; et ceux-là se trompent qui s'imaginent s'imposer par la violence. Sachez-le bien : je n'emmènerai que ceux qui peuvent se taire et obéir ! »

Le silence se fît, car les jeunes gens avaient reconnu la parole d'un chef ; les vieillards, pesant en eux-mêmes le pour et le contre, renoncèrent à leurs objections pour éviter de plus grands maux.

Dès le lendemain, dans la forêt, les haches étaient à l'ouvrage.



« ... l'on cintra à l'aide du feu, sous de longs brasiers de branches sèches... »